

# **LA ROUTE DE BATAVIA**

**Roman**

*Sur le chemin des Grandes Indes*

**Jo Frehel**



*Amsterdam, 1653*

La servante referma avec précaution la lourde porte derrière laquelle le Seigneur Van Neck vivait peut-être ses dernières heures. Elle présenta le flacon d'urine au chirurgien en esquissant une petite révérence.

L'homme observa le liquide doré, puis, s'approchant de la fenêtre dont la clarté fit jaillir un jaune ambré, il le mira longuement. Ce faisant, il rapprocha ses sourcils épais, accentuant l'air toujours mécontent que lui donnaient son visage osseux et sa vêtue noire.

Il dit à l'adresse de son aide :

- Aspect trouble, couleur foncée tirant sur l'orangé. Notez Germain.

Le jeune homme, un blondinet portant écritoire, qui le suivait comme son ombre, nota avec application : « Trois novembre de l'an mille six cent cinquante-trois. Aspect trouble, couleur foncée tirant sur l'orangé ».

Lorsque la plume eut cessé de crisser sur le papier, Maître Hakenen approcha l'urinal tout près de son long nez pincé que l'on eût dit créé par Dieu tout exprès pour cet usage. Il huma un long moment, fermant les yeux pour mieux en apprécier les subtils effluves.

Lorsqu'il les rouvrit il eut la mine si furieuse que la jeune servante, occupée à étouffer un bâillement, eut un mouvement de recul.

- Pardieu ! Gronda-t-il, qu'a donc mangé le Seigneur Van Neck pour son dîner ?

La jeune fille, apeurée, ouvrit de grands yeux et bafouilla :

- Je... Je ne sais, Monsieur...

- Comment ça, tu ne sais pas ? N'est-ce pas toi qui portes les repas, qui le fait manger, boire et pisser ? Vas-tu bien réfléchir un peu, nigaude ! Comment t'appelles-tu ?

- Mieke, dit-elle

- Alors, Mieke, qu'a-t-il mangé ?

Elle débita sans relever la nuque qu'elle avait ployée sous le regard noir du savant :

- Le seigneur a voulu un ragoût de sanglier, Monsieur, que je suis allé quêrir au marché aux viandes.

- Damnation ! N'a-t-il d'autre souci que dénier mon savoir ? Att-il bu ?

- Oui Monsieur, du vin de France.

Le chirurgien prit une longue inspiration destinée à desserrer son diaphragme. Puis il souffla bruyamment par le nez.

- Annonce-moi, fit-il désignant la porte

- C'est que...

- C'est que quoi ?

- C'est que, pour l'heure, son valet l'habille... Le seigneur a désiré se lever.

- Se lever ! Fit-il d'une voix que l'effarement fit monter dans les aigus, entendez-vous cela, Germain ? Alors que seuls le repos absolu et une diète drastique le maintiennent encore en vie ! À quoi sert donc toute la science de notre académie ? Et quand donc les puissants auront-ils enfin pour nous une once de considération ?

Germain, tout rougissant d'entendre son maître conspuer l'un des Seigneurs les plus puissants d'Amsterdam, acquiesça avec complaisance. La soubrette en profita pour s'esquiver.

- Je vais m'enquérir, Monsieur.

Elle entrouvrit la porte et se faufila comme une souris file à son trou à l'odeur du chat.

Dans la pièce que le froid humide de l'hiver empêchait d'aérer, flottait une odeur surette de corps souffrant mêlé de celui de l'âtre alimenté généreusement nuit et jour. Jacob Van Neck trônait dans un fauteuil installé auprès de la fenêtre à quelques mètres du lit à baldaquin dont il sortait de plus en plus rarement. Un valet s'affairait à fixer une fraise immaculée autour de son cou décharné. Ses longues mains osseuses posées sur les accoudoirs tremblaient un peu, la respiration était rapide et oppressée mais l'homme avait le regard fier et le dos droit, rassemblant visiblement ses forces pour rester digne de son titre et de sa fonction de Seigneur de la compagnie des Indes Orientales.

A le voir ainsi, Mieke, eut une bouffée d'espoir. Elle se dit que son maître avait peut-être encore quelque répit. Non qu'elle lui portât un amour immodéré mais sa fin annoncée sans héritier direct affligeait tous les serviteurs, car elle allait les mettre entre les mains d'un neveu, un homme lubrique et malfaisant, entouré d'une bande de dépravés. Or, la maison était riche et bonne pour les domestiques, on n'en connaissait pas de meilleure dans tout Amsterdam.

Depuis le départ de Jason Soembroek, le fidèle régisseur – plus de deux ans déjà – c'était le jeune et séduisant Arnold, attentif et bienveillant, qui assurait l'ordonnancement des lieux et de la domesticité. Et autant les appartements seigneuriaux, dans l'attente d'une mort annoncée, étaient austères et confinés, autant les logements des serviteurs étaient animés de rires et de chansons, de paroles lestes et de toutes ces plaisanteries que l'on entend dans les bouges du port. Le silence, toutefois, se faisait lorsque dans la cour passaient des médecins, des hommes de loi, ou quelque notable, silhouettes vêtues de noir, le cou pris dans les cols de dentelles ou les fraises blanches qu'affectionnait le calvinisme.

On murmurait que Jason était parti, guidé par un simple matelot nommé Abraham Gerritz, de l'autre côté de la terre à la recherche du seul héritier du seigneur, le jeune Wouter, le fils de sa fille Esther, seul survivant de la mutinerie mémorable du Klein David.

Le palais du Seigneur Van Neck, était sis dans le quartier magnifique du Herengracht, et on y avait bonne vie. Hélas tout cela aurait une fin si le seigneur Van Neck quittait ce monde avant le retour de l'enfant perdu. C'est pourquoi, malgré le peu de confiance qu'ils accordaient à l'équipage hasardeux de ce bon Jason et du matelot Abraham Gerritz, tous, dans la maison Van Neck, du cocher au cuisinier, en passant par les plus humbles laquais, priaient pour que leur revienne le jeune maître dont certains, les plus âgés, se souvenaient comme d'un bel enfant aux cheveux d'or et aux joues roses parsemées de taches de son.

- Est-il là ? Souffla le seigneur en voyant entrer la servante.
- Maître Haneken est là, Monsieur
- Qui te parle de ce croque-mort ?
- Elle baissa la tête.
- Arnold n'est pas encore revenu du Texel.

- Envoie le moi dès l'instant où il passe le porche

- Bien Monseigneur... Et pour Maître Haneken ?

- Qu'il vienne et fasse vite.

Le chirurgien fut introduit. Il s'inclina avec raideur.

Van Neck remarqua son visage encoléré, un peu plus qu'habituellement.

- Monseigneur, commença-t-il tentant de se contenir, j'ai miré ! Votre urine est chargée d'humeurs mauvaises, l'on me dit que vous...

- Que j'ai eu faim ! Coupa Van Neck, et bien, c'est vrai, Haneken, je crois que vos potages aux herbes, vos poudres d'apothicaire me rendent plus frêle que nouveau-né ! Or, aujourd'hui, j'ai besoin de retrouver des forces car voyez-vous j'ai de bonnes raisons de penser que... Enfin, vous savez ce qui me tient !

Van Neck avait énoncé tout cela d'une traite comme pour se rassurer lui-même, et, si sa voix était un peu tremblante on retrouvait les intonations impérieuses qui avaient été siennes tout au long de sa vie.

- Je vais devoir vous saigner ! Dit l'autre dépité.

Van Neck, d'un mouvement de tête, fit signe aux deux serveurs de disparaître, puis :

- Haneken, avez-vous entendu ce que je viens de dire ? Foin de vos saignées et de vos drogues, j'attends mon héritier ! L'Overijssel en provenance de Java a été aperçu par les vigies en train de doubler les hauts-fonds de Nauerkolf. Une galiote l'a approché pour le ravitailler, il a à son bord de nombreux passagers dont un jeune homme blond, de noble maintien... Hanequen, il est accompagné d'une espèce d'aventurier à triste mine et d'un paisible gaillard... Ce sont eux, à n'en pas douter ! Un cavalier m'a porté la nouvelle. Le navire doit être en train de mouiller. J'ai expédié Arnold au Texel dès hier pour les récupérer... Ah, Haneken, je suis dans les affres ! Plus de deux ans ! Il aura fallu cela ! Voilà ce qui m'a donné appétit !

- Mais... Monseigneur... Êtes-vous sûr que...

- Non, bien sûr que non, je ne suis pas un innocent et j'ai encore ma tête quoi qu'en disent certains ! Mais peut-être que c'est lui...

Alors je dois retrouver quelque force. Voudriez-vous qu'après une si longue absence il ne trouve qu'un vieillard grabataire ?

- Je dois vous saigner, Monseigneur, votre sang épaissi épuise votre malheureux cœur !

- Plus tard !

- Impossible, il n'est bonne saignée que matinale.

- Pardieu, Haneken, avez-vous juré de me faire mourir de contrariété ? Disparaissez et faites venir mes valets !

Le chirurgien partit à reculons et se fendit d'une profonde révérence qui disait toute sa soumission et le dédouanait du même coup de quelque funeste conséquence.

La porte qui s'ouvrit brutalement le heurta. Il fit un bond de côté. Arnold parut, pâle et défait. Les mains du vieil homme se crispèrent sur les accoudoirs, tandis que le régisseur se jetait à ses pieds. Il resta prostré, un genou à terre et la nuque courbée :

- Ah Monseigneur, comme il est dur de porter l'affliction dans votre maison !

Le vieil homme soupira, déjà meurtri, puis doucement :

- Allons, Arnold, parlez... On ne met plus à mort les messagers du malheur.

Le jeune homme releva des yeux affligés.

- Le garçon sur le navire... N'est pas Wouter, c'est le fils du grand chancelier que son père envoie à Amsterdam à l'école des officiers, flanqué de deux de ses hommes... Mon cœur saigne, Monseigneur.

Mieke éclata en sanglots. La nouvelle courut dans tout le palais, semant la tristesse et l'inquiétude. Le seigneur allait-il y survivre ?

Van Neck détourna la tête dominant son immense déception. Il sentait son cœur battre de façon chaotique, son souffle s'accélérer. Avisant son chirurgien, il lui fit signe d'approcher :

- Saignez, Monsieur, je dois vivre encore.

Maître Haneken s'efforça de cacher le sentiment de revanche qu'il sentait monter en lui. Germain, prompt comme l'éclair, approchait déjà la cuvette et le stylet. Van Neck offrit son bras que le valet dénuda.

Le vieux seigneur regarda s'enfuir avec indifférence sa sève d'un beau rouge sombre et sentit la mollesse l'envahir. Il se mit à

prier, se répétant comme une litanie « Je dois vivre encore, il viendra... Je dois vivre et attendre... »

Très loin de lui déjà, la voix de Maître Haneken claironnait comme une vengeance : « Plus de viandes, ni lait, ni fromage, ni vin, ni bière... Germain, vous irez chez l'apothicaire... Trois fois par jour : serum lactis, et une heure plus tard précisément : tincturam rhei aquosa et liquore anodino... Notez Germain, notez... Séné, rhubarbe, gentiane, sel de tamarin, sureau... »

*Au même moment, quelque part sur la mer de Timor*

Abraham Gerritz, le marin dont le seigneur Van Neck espérait tant, flottait dans un espace flou et douloureux. Le ciel au-dessus de lui était d'un bleu parfait, de petites vagues couleur d'émeraude venaient clapoter sur le plat-bord et lui envoyaient de l'eau sur la figure. Un grand calme régnait. Un de ces calmes plats que redoutent les marins. Le bas de son corps baignait dans le fond de la chaloupe pleine d'eau. La soif était atroce et ses lèvres le faisaient souffrir, brûlées comme jamais. Trop faible pour bouger, écrasé par un soleil sans pitié, il vivait ses derniers instants avec un vague étonnement. Il avait tant aimé la mer, si intimement, et presque depuis toujours, qu'il lui était difficile d'admettre qu'elle lui donnait la mort.

Quand il avait parfois imaginé sa fin, elle survenait à terre, à l'improviste, au cours de ces combats contre les roitelets des îles de la Sonde où la Compagnie engageait ses marins soldats, ou bien dans l'une des rixes qui éclataient dans les bouges de Batavia, de Malacca ou de Bantam, à moins qu'il ne soit dagué par quelque maraud après avoir touché sa solde. Et pourtant c'était bien la furie des flots qui avaient eu raison de leur fragile embarcation, au point d'emporter le mât, les voiles, les avirons, les cocos qui servaient à écoper, le peu de vivres et d'eau douce qu'ils avaient emportés, et rempli la barque presque jusqu'à la lisse. Si lui et ses trois compagnons gisaient encore dans la chaloupe c'est bien parce qu'il leur avait intimé de s'attacher par la taille. Lui-même s'était servi du fi-



let noué au banc du barreur. Maintenant, ils flottaient entre deux eaux, anéantis, vidés de leur substance et bientôt ils seraient tous les quatre par le fond.

Une main inerte effleurait son flanc, ballottée par le léger roulis. Un éclair douloureux traversa sa conscience. Zwaantie, à ses côtés, était peut-être morte. Il aurait voulu l'appeler mais aucun son ne put sortir de ses lèvres. Il tenta de bouger un bras mais il ne lui obéit pas. Alors il pensa à prier, lui, l'impie qui s'était affronté au pasteur Lommaertz, mais il ne sut que dire à ce Dieu si lointain. Des prières ? Quelles prières ? L'esprit d'Abraham Gerritz s'évada de la trop dure réalité, il erra dans un passé lointain et doux... Sa mère récite des prières à la vierge tout en ravaudant les filets, il s'appelle Pablo alors, comme son père, pêcheur dans un village du sud... « Pablo ? Pablo comment ? Meideiros ? Un papiste ! », s'écrie le capitaine Weijmar, la barbe tremblant d'indignation de le voir souiller de ses pieds d'apostat le pont du Kleine David... « Le garçon à l'œil vif, cependant, objecte Cornelius du haut de sa noblesse, et, Cher Capitaine, avez-vous les moyens de faire la fine bouche ? ». Le gentilhomme aux manières félines, aux bas immaculés et à l'œil bleu lavande, se penche sur lui, lui malaxe l'épaule, « Mon garçon, connais-tu la Bible ? ». Il acquiesce avec énergie, jouant sa dernière chance de quitter la côte fétide du Sierra Leone. « Vous voyez bien, Capitaine ! ». Le gros homme à la barbe rouge soupire : « Alors, que connais-tu ? Je connais Abraham... Et bien, voilà ! Triomphe le gentilhomme, tu t'appelles Abraham désormais, et même Abraham Gerritz, du nom du matelot emporté ce matin par le flux de sang ! ». Le sang... Le sang du capitaine s'écoule de sa gorge, des bulles éclatent tandis qu'il agonise, Cornelius, le beau seigneur, rit et se pavane dans des habits d'apparat, l'eau-de-vie coule à flots, des hommes prient et supplient, des femmes hurlent, les mutins violent et tuent... Le tuera-t-on lui aussi ? Le procès le dira, Cornelius a été supplicié puis pendu... Les autres aussi, avec qui il partageait la gamelle, dormait, courait dans les vergues, chantait et dansait le soir sur le tillac. Il était jeune, jamais fatigué. « Abraham Gerritz, en vertu de votre très jeune âge et de votre rôle secondaire dans la mutinerie, vous êtes condamné à quatre années

de prison et à cent coups de corde. Qu'on l'emmène... ». Ils l'emmenent, il se débat, on le soulève, on l'emporte... Où est-il ?

Dans un suprême effort, il s'arracha au rêve et entendit des voix étrangères, vit des hommes sombres comme des ombres qui l'entouraient... Était-ce le jour du jugement ? Le présent lui revint, le sel, la douleur, la pesanteur de son corps, et ces hommes au torse nu, les hanches ceintes d'un simple pagne blanc. « Les Makassars, enfin ! ». Sa gorge était trop sèche pour parler et sa langue comme du parchemin. Depuis combien de jours avaient-ils dérivé, malmenés par l'ouragan puis portés par les courants ?

*Quelques jours plus tôt, au large de la Nouvelle Hollande.*

La chaloupe tenait bien la mer. La lune, pleine, pâlisait dans l'aube naissante. Abraham Gerritz avait barré toute la nuit, scrutant la mer, guettant l'écume luminescente qui signalait les affleurements coralliens.

Ils naviguaient depuis deux semaines au moins - personne n'avait songé à tenir un calendrier - et n'avaient croisé aucun de ces navires à voiles rectangulaires, venus des îles Makassar, les seuls à s'aventurer dans ces eaux, et dont Gerritz espérait le secours.

La fatigue affectait sa vigilance. Bien qu'il y eût un banc pour le barreur il restait debout, le regard fixé sur la proue. La veille au soir, il avait eu l'idée de mouiller le grappin, mais à quoi bon ? Le froid de la nuit et les vêtements poisseux empêchaient les corps tremblants d'accéder au vrai sommeil.

Le soleil levant commença à réchauffer les passagers de la chaloupe, endoloris par le froid de la nuit et l'humidité à laquelle ils n'avaient nul moyen de se soustraire. Gerritz étira ses membres et poussa du pied Josh, l'un des matelots qui partageait sa veille mais s'était endormi comme les autres avec le ciel pour toute couverture. L'homme bougea puis gémit, pris de crampes. Il jura. C'était le moment où quelques heures de vrai sommeil venaient enfin redonner des forces aux organismes épuisés.

Josh se pencha sur le plat-bord et, ramenant dans sa main un peu d'eau, s'en frotta la figure. Puis il regarda autour de lui. La chaloupe et ses occupants naviguaient à présent parmi des myriades d'îles.

Bon matelot mais piètre navigateur, Gerritz était sans cesse aux prises avec ses incertitudes. Il avait pris le parti de suivre le littoral de la grande terre. Cette ligne grise sur sa droite à la surface des flots, le rassurait. Cela correspondait à son plan, celui qu'il avait soumis à ceux qui avaient accepté de le suivre dans ce frêle esquif pour s'arracher à la désolation de la grande terre. Mais il savait aussi, pour avoir observé jadis les cartes dans la chambre du capitaine Deschamps que les établissements hollandais se trouvaient au nord et au nord-est de leur position. Le plus proche était Koepang sur la pointe ouest de l'île de Timor. Plus loin, sur l'île de Java, la ville de Batavia, bastion hollandais, était pour la plupart d'entre eux, la terre promise. S'il avait été un vrai pilote qui sait lire les étoiles, ou s'il avait eu un sextant et qu'il ait su s'en servir comme il avait vu le faire les officiers du Tonijn, il aurait mis la voile sur Koepang, mais il n'avait pas osé s'éloigner de la grande terre même lorsqu'elle s'incurvait vers le levant et qu'il voyait le soleil se coucher derrière eux. D'une certaine manière, pensait-il, ils en étaient toujours prisonniers.

Il regarda Zwaantie et Aimelise abandonnées à l'avant de la chaloupe, épuisées par le manque de sommeil et de nourriture, leur peau de Hollandaises brûlée par l'ardeur du soleil, leurs haillons raides de sel. Zwaantie, la gamine vêtue de hardes de matelot, embarquée sous le nom de Hans comme mousse à bord du Zeelandia, était devenue comme sa petite sœur. Elle était sa famille désormais. Gerritz aurait aimé parler avec elle, discuter de la décision à prendre. Zwaantie alors, avec sa jeunesse, sa fougue, son insouciance, aurait lancé comme une évidence : « Cap sur Batavia, Ab, c'est là que nous allons ! » et les appréhensions d'Abraham Gerritz se seraient dissipées. Mais à bord de la chaloupe, aucune intimité n'était possible et il devait donner l'image d'un chef sûr de lui et de ses décisions. Habitué à obéir et non à commander, il forçait sa nature à chaque instant.

Les matelots qui somnolaient collés les uns contre les autres sur les bancs du milieu étaient des êtres frustes. Gerritz connaissait cette sorte d'hommes pour avoir été l'un d'eux. C'était avant son compagnonnage avec Jason, son mentor et son ami. C'est lui qui lui avait montré comment un homme doit vivre, il lui avait donné sa dignité. Et à présent cette dignité était le bien plus précieux d'Abraham Gerritz, elle lui intimait de tout faire pour ces deux femmes que le destin avait placé sous sa protection. S'il le pouvait, il sauverait aussi les quatre matelots qui les accompagnaient, bien qu'il s'en méfiât, simplement parce qu'ils étaient des créatures de Dieu. Dressés par la Compagnie, les matelots ne connaissaient que la force et ne le respecteraient que tant qu'ils le croiraient plus savant, plus résistant, plus malin qu'eux-mêmes. Il ne devait montrer aucun doute, ni aucune faiblesse.

Le sort avait fait d'Abraham Gerritz le chef infortuné de cette expédition de la dernière chance, de ce sauvetage désespéré. Sept créatures de Dieu comptaient sur lui pour leur faire regagner une terre civilisée et il s'appliquait à remplir ce rôle du mieux qu'il le pouvait. Il avait soif, il avait faim comme les autres mais il n'en disait rien, il avait peur, mais s'appliquait à n'en rien montrer.

La terre, toujours visible, était rassurante bien que généralement inhospitalière, que ses baies ne soient souvent que boues et mangroves, que ses rivages regorgent de crocodiles monstrueux et que la crainte de rencontrer des naturels hostiles soit toujours présente. Malgré cela, elle restait une promesse d'eau claire, de chair grillée en place du poisson cru et des ignames gâtés par l'eau de mer qui constituaient leur diète quotidienne. Elle était une promesse de sommeil dans un trou de sable plutôt que recroquevillé sur un banc de nage avec la mer qui brise sans cesse contre la chaloupe et mouille tout, vivres et gens.

Non, décidément, Gerritz ne se décidait pas à s'éloigner de la terre.

- À toi, fit-il en cédant la place à Josh, je vais dormir un peu.

Sans dire un mot, Josh prit la barre. L'embarcation filait cinq nœuds, un vent de terre régulier gonflant ses deux voiles. Les îlots succédaient aux îlots. À peine dépassait-on un cap qu'une autre

terre apparaissait, parfois un simple rocher hérissé d'une touffe verdoyante.

Elles ne semblaient pas habitées mais étaient défendues le plus souvent pas des brisants. Gerritz ne pensait pas qu'elles puissent receler de l'eau douce. Des fous passèrent en bande tout près du navire, il les regarda quelques instants plonger dans l'eau à la verticale, comme des pierres. Il observa les îles qui défilaient et se dit qu'il n'était que temps de prendre un peu de repos sur la terre ferme. Puis il se recroquevilla sur l'un des bancs et sombra dans le sommeil. Sa dernière pensée fut pour ces oiseaux qu'il savait faciles à capturer, il en avait parfois attrapé à la main alors qu'ils venaient se poser sur les vergues.

À la nuit humide et froide et au petit matin clément, succéda un soleil brûlant. Les passagers de la chaloupe s'ébrouèrent tour à tour, se tirant de l'engourdissement en gémissant. Ils regardèrent avec indifférence les petites terres qu'ils dépassaient, nul ne dit mot. À quoi aurait-il servi de parler, rien ne changeait de jour en jour si ce n'est l'atonie grandissante des corps et le désespoir des âmes.

Machinalement Zwaantie ramassa une coque de coco et se mit à écopper l'eau accumulée dans le fond de la chaloupe. Il fallait lutter chaque seconde contre la mer. Elle les assaillait sans répit, brisant sur leur flanc, parfois nonchalamment, parfois cruellement. Dans la coque, des fissures se faisaient jour que l'on colmatait tant bien que mal avec de la charpie prélevée sur les hardes.

Aimelise l'imita avec des gestes lents. Elle était, de tout le groupe, celle qui semblait pâtir le plus de leur situation. Gerritz éprouvait une tendre amitié pour elle. Cela lui faisait mal de voir cette femme si belle autrefois, avec sa tignasse folle, sa peau brûlée et ses jambes qui enflaient de façon inquiétante. Jadis, à bord du Zeelandia, il avait tenté sa chance auprès d'elle, comme tous les autres, mais elle l'avait rabroué. Par la suite, leur fuite les avait rapprochés et ils s'étaient liés d'affection en découvrant qu'ils étaient du même monde, celui des sans-grade, des corvéables, les invisibles, et qu'ils faisaient une semblable tentative pour échapper à la triste condition que le sort leur avait fait.

Servante d'une noble dame décédée de dysenterie dans les premiers mois de navigation, Aimelise n'avait pu se résoudre à retourner vers sa Hollande natale. Elle croyait en son destin, et la ville de Batavia, portait à ses yeux - comme pour la plupart de ses concitoyens - la promesse d'une vie généreuse. Dans la chaloupe, Aimelise dormait la plupart du temps et semblait si amorphe qu'elle ne prenait même plus la précaution de se parer du soleil avec les écorces d'eucalyptus que Gerritz leur avait fait emporter. Sa luxuriante chevelure rousse était si emmêlée et raidie par le sel qu'elle formait autour de sa tête une masse informe. Des mèches collaient à ses joues pelées, voilaient son visage creusé où les ombres l'emportaient désormais sur les douces rondeurs qu'il lui avait connues. De ses yeux rougis, il ne retrouvait de leur ancienne splendeur que ce bleu semblable à l'eau profonde.

Des chuchotis filtrèrent du groupe des matelots. Zwaantie tendit l'oreille, elle s'en méfiait comme de la peste. Ces quatre-là n'avaient-ils pas tout fait pour dissuader Gerritz d'emmener des femmes dans la chaloupe, arguant qu'elles leur porteraient malheur ? Qu'est-ce qu'ils complotaient encore ? Ils avaient l'avantage du nombre et, s'ils le voulaient, ils pouvaient tout bonnement les passer par-dessus bord, Gerritz et elle, et garder pour eux la chaloupe et aussi la belle Aimelise pour assouvir leurs besoins. Ils la convoitaient avec des regards d'affamés. Seule la croyance que Gerritz les guidait vers un avenir meilleur les tenait en soumission.

Les cinq matelots étaient déjà dans la chaloupe lorsque le Tonijn avait explosé, c'est ce qui les avait sauvés. Ils détestaient les deux femmes d'abord parce qu'elles étaient des femmes et que la croyance disait qu'elles portaient malheur en mer. Et puis ils avaient d'autres raisons de leur en vouloir. Zwaantie, qui s'était embarquée sous le nom de Hans, avait trompé son monde pendant des mois. Ces hommes sans femmes, frustrés, avaient dormi, mangé, travaillé au côté d'une fille sans le savoir, et elle avait fait le travail de gabier aussi bien qu'eux. C'était une dépossession, une humiliation dont ils ne se remettaient pas, et que Zwaantie, qui n'avait peur de rien, entretenait par des provocations et des railleries incessantes. L'autre femme, la rousse Aimelise, excitait leurs sens, de

plus elle avait joué de ses charmes auprès des officiers, de l'amiral, du capitaine et même du pasteur, mais n'avait jamais baissé les yeux sur eux, à l'exception du plus jeune d'entre eux, prénommé Bjorn, un colosse simplet et bègue. Elle osait, comble de provocation, le soustraire aux brutalités et aux railleries que ces matelots confirmés aimaient à réserver aux novices et aux plus faibles.

Au cours du terrible voyage qui les avait amenés depuis Amsterdam jusqu'à la Grande terre australe, Aimelise avait sans cesse intrigué pour continuer le voyage. Son charme lui avait attiré la protection successivement du chirurgien du bord, du capitaine du Zeelandia et enfin du Pasteur du Tonijn avant qu'ils ne décèdent tragiquement tous les trois. Elle traînait à cause de cela et du fait de sa séduction naturelle, une réputation sulfureuse auprès des matelots, hommes simples, superstitieux et effrayés par tout ce qui, selon la croyance ambiante, était tenu pour déplaire à Dieu.

Jans, le plus vicieux de tous, menait la conversation et les autres l'écoutaient. Zwaantie prit une coque de coco et la lança vers le groupe d'hommes.

- Les gars, méritez vos rations au lieu de cancaner comme des vieilles femmes !

Sous l'insulte ils tournèrent des visages furibonds. Jans était le plus âgé, au moins trente-cinq ans, figure creusée, colère endémique, crâne étroit et oreilles décollées retenant des cheveux longs couleur de paille. Comme tous à bord il avait les yeux irrités par le sel et le soleil et il avait perdu son bonnet. Son teint rouge brique était-il dû au manque d'eau-de-vie ou au soleil qui lui tapait durement sur le crâne ? Nul ne pouvait le dire, mais cette longue et difficile navigation l'avait rendu sujet à des crises de violence et lui donnait parfois des visions. Il montra le poing :

- Toi vermine, ferme-la, sinon je te donne à bouffer aux poissons...

- Vieille bourrique ! Tu ne vois pas qu'on va tous aller par le fond si on laisse l'eau monter.

Puis s'adressant aux autres :

- Pourquoi vous écoutez cette tête de pioche confite dans l'eau-de-vie ? Écopez, je vous dis !

Ils avaient tous de l'eau jusqu'aux chevilles. Alors tout en bougonnant, les autres matelots se saisirent des cocos qui flottaient à leurs pieds et se mirent à écoper. Mais Jans était humilié, il ne comptait pas en rester là, il se dressa dans la chaloupe. Ses yeux agrandis et son teint virant au violet annonçaient une de ces rages meurtrières qui le saisissaient de temps à autre. Ses jambes avaient du mal à le soutenir. Il chancela, se cramponna au plat-bord. La chaloupe tenait un bon cap mais gîtait parfois à donner le vertige. Les autres le cramponnèrent tentant de le faire asseoir, mais il persista, se jetant vers l'avant en rugissant comme un molosse. Lorsqu'il se baissa pour passer sous la bôme, il vit la vague arriver à sa rencontre. À cet instant, sans doute ne comprit-il pas qu'il passait par-dessus bord.

- Un homme à la mer ! Entendit Gerritz tiré du sommeil. Il vit les uns et les autres criant et s'agitant, puis aperçut l'homme balloté par la houle, la bouche ouverte sur un cri qu'il n'entendait pas et dont l'embarcation s'éloignait à la vitesse de ses cinq nœuds. Il jura, puis :

- Paré à virer, Josh, et vous autres, aux avirons !

Gerritz passa la barre à Zwaantie et lâcha l'écoute pour venir grand large puis vent arrière. L'embarcation décrivit un long cercle. Les matelots rassemblèrent leurs forces, souquant ferme, sachant combien une telle opération était incertaine. Gerritz debout près du mât tentait de ne pas perdre de vue la tête de Jans qu'il voyait, déjà très loin, monter et descendre tel un bouchon. Puis la mer bien formée lui masqua le malheureux à chaque vague. Bientôt il ne le vit plus. Lorsqu'ils parvinrent sur le lieu supposé de la chute, il n'y avait plus sur l'eau que des crêtes d'écume et la brillance insupportable du soleil. Ils scrutèrent les flots, à s'en brûler les yeux et naviguèrent longtemps, virant de bord à plusieurs reprises jusqu'à ce que tout espoir eût disparu.

- On a fait tout ce qu'on a pu les gars, dit Gerritz lorsqu'il eut repris son cap, faisons une action de grâce, prions pour sa pauvre âme, Josh veux-tu faire cela pour lui ?

Celui-ci regimba :

- Je sais pas faire ça, moi, Gerritz, c'est à toi de dire, t'es le chef !



Gerritz avait toujours été très mal à l'aise avec les choses de la religion, son origine portugaise, qu'il cachait soigneusement, avait fait de lui un catholique de naissance, un « papiste » comme disaient avec dégoût les Hollandais calvinistes qu'il avait servi toute sa vie. Il était très ignorant des prières, des cantiques et de toutes les choses qu'on doit dire en telle ou telle occasion. Trahir son origine avait toujours été pour lui une peur irraisonnée.

- Bon sang ! Fit-il, Qui peut dire quelque chose ?

Il ne rencontra que des visages exténués, des regards fixes et vides. Le drame et les efforts déployés avaient usé les dernières forces. Les passagers de la chaloupe, consternés par cette fin qui les guettait tous, étaient incapables de réaction.

- On peut quand même pas laisser partir comme ça un compagnon ! Essayait-il encore, non pas qu'il fût si contrit de la perte de Jans mais il sentait qu'il devait ménager le groupe des matelots, car c'était l'un d'eux qui avait disparu et l'esprit de corps était fort. Il pensa à Jason, son ami et son maître. Lui aurait ouvert sa Bible et les autres auraient écouté. Gerritz, lui, n'avait jamais eu de Bible et de toute façon, il ne savait pas lire.

Alors qu'il allait abandonner, Zwaantie s'écria :

- Moi je vais dire quelque chose !

Gerritz eut une grimace de contrariété. Zwaantie, découvrant ses petites dents carnassières, plissant des yeux narquois, n'allait sûrement pas faire une homélie à la mémoire du marin défunt.

- T'es bien sûre ?

- Oui, Ab, fit-elle relevant son menton pointu avec cet air de provocation qui n'augurait rien de bon, oui, je suis sûre que je veux dire que son âme va aller droit en enfer parce que c'était un satané fils de ...

- Ferme-la, Zwaantie ! Hurla Gerritz pour lui clouer le bec, si violemment qu'ils en furent tous saisis, bordel de Dieu ! J'entends qu'on respecte un compagnon qui vient de trépasser ! Et pour l'heure je vais t'apprendre la discipline...

Les matelots grondaient. Gerritz cherchait quelle punition il pourrait bien annoncer à Zwaantie pour apaiser la fureur qu'il sentait monter, mais il n'en trouvait pas dans le dénuement et la situation d'extrême privation qu'elle endurait déjà. Il fallait qu'il ré-

agisse mais son esprit était embrumé comme si le coup de gueule qu'il venait de donner l'avait vidé de toute énergie. Il y eut un silence.

- Pas de ration pendant trois jours ! Fit alors Tobias qui la détestait et qui voyait d'un bon œil sa propre ration augmentée d'un septième. Il fut acclamé.

- Qui c'est le chef Tobias ? Repartit Gerritz reprenant ses esprits, est-ce qu'il faut te le rappeler à coups de corde à nœuds ?

- C'est sa faute si Jans est tombé à la baille, elle doit payer !

- C'est la faute à personne si Jans a eu un coup de folie, c'était pas le premier, fit Gerritz, et pour le reste c'est à moi de dire... Et quand je le déciderai ! Et maintenant, on va donner les rations, Dame Aimelise, sortez les vivres, je vous prie.

Cette diversion apaisa les esprits. Les larmes leur en vinrent aux yeux tant la faim les tourmentait. Le repas, si l'on peut appeler ainsi quelques morceaux de viande et de poisson séché, était le moment le plus important de la journée. On le dégustait à très petites bouchées en se concentrant sur le goût de l'aliment qui pourtant eût rebuté en toutes autres circonstances.

Dame Aimelise, de ses gestes las, ouvrit le coffre qui se trouvait à l'avant de la chaloupe, lieu d'où elle ne bougeait jamais. Le coffre qu'elle couvrait nuit et jour de son corps exténué, renfermait, outre les vivres, un fusil humide et une sacoche de soldat assez mystérieuse que Zwaantie et Gerritz soustrayaient soigneusement à la vue des matelots. Dame Aimelise sortit donc dévotement un sac de peau graissée dont on pouvait attendre une relative étanchéité. Zwaantie lui passa son couteau de marin et elle ouvrit le sac sur le coffre. Puis, tournant le dos à l'assistance, elle en fit des parts, masquant ce qu'elle faisait. La viande - des morceaux d'oiseaux qui avaient été tués et fumés lors de leur dernier séjour à terre - fut répartie selon la méthode dite « A qui cette part ? ». Puis Gerritz donna l'eau douce, assez généreusement, dans des cocos. Une pluie récente avait permis de remplir les outres.

C'est pendant cette mastication que Gerritz prit la décision d'attirer sans plus tarder sur l'une des îles qu'ils longeaient. Les nombreuses espèces d'oiseaux qui zébraient le ciel devaient y nicher. On pourrait sûrement attraper des fous et trouver leurs œufs. Il

avait aussi aperçu quelques butors, une espèce qui pondait presque au raz des flots dans des nids immenses et faciles à repérer. L'absence d'eau douce ne serait pas un problème car il pleuvait quotidiennement.

L'annonce qu'il fit de son intention ramena un peu de joie et permit de pacifier la petite communauté.

Il mit le cap sur un petit archipel composé de trois îlots. Le plus grand était ceinturé par des récifs mais en observant, on vit qu'une passe menait à un lagon d'eau immobile comme un lac. Des milliers d'oiseaux donnaient à espérer aux estomacs vides.

Et, effectivement, cette terre leur réserva quelques bonnes surprises. Ils accostèrent en milieu d'après-midi sur un long banc de sable qui faisait comme un éperon au cœur du lagon. Ils traînèrent la chaloupe loin sur le sable, à l'abri de la marée. Ils ne virent aucun crocodile mais ils avaient appris à ne pas se réjouir trop vite, car on ne savait jamais à quel moment ces monstres qui nageaient entre deux eaux, pouvaient surgir de la mer. Pour les tenir éloignés il n'y avait qu'une solution : allumer des feux tout autour du campement. Aussi leur premier travail fut-il d'amasser suffisamment de bois mort pour maintenir plusieurs foyers en permanence. Gerritz savait faire le feu par frottement du bois sec, il l'avait appris avec les natifs de la Grande terre. Cela comptait dans l'ascendant qu'il avait sur les hommes.

Les oiseaux de mer étaient si peu habitués à être dérangés qu'ils se jetaient presque dans vos bras. Cela conforta Gerritz dans la conviction qu'aucune peuplade de sauvages n'y venait. Par ailleurs, ils trouvèrent au centre de l'îlot, une zone humide et y creusèrent un puits qui leur fournit, une fois décantée, une eau buvable. Il annonça qu'on resterait deux jours en ce lieu pour restaurer les organismes fatigués.

Le lendemain, Gerritz vit avec satisfaction des visages reposés.

- Dame Aimelise, votre bonne mine me fait grand plaisir.

Elle sourit et ramena des mèches devant sa figure

- Ne me regardez pas Ab, je suis si affreuse !

- Non Madame, ne dites pas cela, votre beauté n'est nullement altérée par quelques brûlures qui guériront bien vite... Croyez-en un marin qui a connu les soleils les plus ardents.

Elle essuya une larme, la fatigue la rendait émotive. Il lui prit la main qu'il garda dans la sienne comme un oiseau blessé. Il avait pour elle une amitié sincère, l'ayant vue courageuse et dévouée auprès des malheureux indigènes atteints par l'épidémie qui les avaient décimés. Il avait été le premier à lui faire la cour sur le Zeelandia, et un flirt les avait rapprochés le temps d'une fête lors du passage de la ligne équinoxiale. Mais à l'époque, ravissante, sûre d'elle et désireuse de s'établir richement, elle l'avait vite éconduit. À présent, il aurait pu retenter sa chance, mais la dureté de ce voyage ôtait à Gerritz toute tentation charnelle. Par contre un peu de chaleur humaine n'était pas à dédaigner en ces temps difficiles.

- Ne pleurez pas Aimelise, je vous amènerai à bon port ! D'ailleurs, le l'ai promis...

- Promis ? À qui donc ?

- À Jason, mon très cher Jason, il me l'a demandé, je sais qu'il nourrissait pour vous un tendre sentiment...

À ces mots elle fondit en larmes, inondant la main à laquelle elle s'accrochait comme une noyée.

- Ah mon Dieu, murmura-t-elle, pas assez tendre hélas pour s'embarquer avec moi...

C'était un homme de devoir, il ne pouvait s'y soustraire même pour le plus grand amour de sa vie... Allons, Madame, nous allons mettre le cap sur Batavia et une fois là-bas, nous ferons une belle fête et vous serez la plus belle.

- Abraham, vous êtes bon... Ah, vous savez bien dans quel tourment me tient le triste état où je suis, mon visage qui pèle, mes jambes enflées, et regardez mes pauvres mains qui étaient fines et douces, on dirait celles d'une lavandière, quant à ces tristes hardes... Et voyez-vous, certains jours je me dis que si je devais rester laide, je préférerais mourir ! Que peut devenir une femme comme moi, sans fortune, sans instruction, dans ce pays de Batavia où les Javanaises rivalisent de beauté ? Et ne dit-on pas aussi qu'elles charment par leurs chants et leurs danses ?

Elle dardait sur lui deux prunelles inquiètes et mouillées que le liseré rouge qui les cernait faisait paraître encore plus bleues. Gerritz ne savait que dire, la coquetterie des dames lui était difficile à comprendre et la compassion une chose nouvelle qu'il ne savait pas bien manifester. Et cependant, peu à peu, son souci de Zwaantie, puis la fréquentation du sage Jason, et enfin le commandement de la chaloupe qui lui était échu, avaient transformé le matelot rustre et préoccupé de sa seule personne qu'il avait été depuis son embarquement à l'âge de quinze ans sur le malheureux navire Klein David. Un homme nouveau était né et celui-ci n'avait pas la vie aussi facile que le simple gabier qu'il était auparavant. Il devait organiser, prévoir, punir s'il le fallait... Et reconforter.

Il se remémora l'accorte soubrette à qui il avait fait un brin de cour, y rêva un instant, et une espèce de nostalgie le saisit à son tour. Il s'y laissa glisser et dit doucement :

- Chère Aimelise, moi qui vous ai connue sur le pont du Zeelandia, laissez-moi vous dire... Vous avez l'étoffe d'une dame, n'en doutez pas.

Elle porta sa main à ses lèvres et la baisa, puis, essuyant ses yeux :

- Ab, vous êtes le meilleur des hommes, et dire que je vous ai giflé !

- Je l'avais mérité !

Ils eurent un petit rire triste à l'évocation de ce temps d'insouciance.

- Est-il vrai, Ab, que les Javanais ont des huiles et des onguents merveilleux qui font la peau fraîche et tendre comme celle d'un nouveau-né ?

- Oui Madame, fit-il sans hésiter, ces onguents vous maintiennent en éternelle jeunesse.

- Ah Monsieur comme j'ai hâte !

La paix était maintenant revenue sur le visage d'Aimelise, tandis que la gorge de Gerritz se nouait, tant il doutait de parvenir jamais sur cette terre promise.

Il s'éloigna. Il savait que tous sur cette chaloupe n'avaient que cela en tête, rejoindre Java, s'installer à Batavia. Si toutefois ils y arrivaient, un autre souci surgirait : Il y avait grand danger à faire

débarquer Zwaantie, et elle-même n'avait pas une conscience claire de la chose. Lorsqu'elle avait quitté Amsterdam, déguisée en garçon, elle était une évadée du Spinhuis, la prison des femmes. Par ailleurs avoir trompé la Compagnie sur son sexe l'exposait probablement à quelque condamnation supplémentaire. La Compagnie n'oubliait rien, elle réglait toujours ses comptes, et les pauvres, les sans-grade ne pouvaient compter sur nulle pitié ! Tobias et les autres ne manqueraient pas de dévoiler sa supercherie. Abraham ne doutait pas un instant que, si elle était reconnue, Zwaantie ne soit emprisonnée aussitôt et condamnée pour des années. Il connaissait les prisons de Batavia pour y avoir fait un long séjour après la mutinerie du Kleine David, il savait que le climat et les fièvres aidant, il y avait grand péril de n'y point survivre.

Il rejoignit les hommes qui s'employaient à attraper des oiseaux, ce qu'ils firent facilement à la main. Certains oiseaux étaient de la grosseur des canards. Les deux femmes explorèrent le rivage et firent une bonne collecte d'œufs et d'huîtres. Aimelise, qui avait beaucoup appris de la vieille indigène Pinta Pinta lors de son séjour sur la grande terre, récolta, à la lisière de la forêt, des racines qu'elle savait comestibles et les mit à rôti.

Chacun déposa sa collecte sur la braise et un repas digne de ce nom réunit les passagers de la chaloupe. Les oiseaux furent dévorés à belles dents. Nul ne parla même lorsque la faim fut apaisée comme on aurait pu s'y attendre.

- Ne dirait-on pas que le ciel pourvoit magnifiquement à nos besoins ? Fit Gerritz pour créer un peu de convivialité.

Il ne recueillit que quelques grognements d'assentiment de part et d'autre tandis que des regards furtifs et soupçonneux étaient échangés. Ce silence, qui en disait long sur les tensions entre les convives le tracassait.

Les matelots refusèrent de toucher aux racines. Ce mets était pourtant fort agréable aux estomacs car la nourriture végétale manquait à la diète habituelle. Aimelise prit une belle racine blanche et épaisse et la tendit à Bjorn, son protégé.

- Mange cela, lui dit-elle avec une douce autorité, tu t'en porteras mieux

Il lui sourit et la prit avec cette expression un peu niaise qui le faisait surnommer « le ravi ». Alors qu'il la portait à sa bouche, Tobias, d'une chiquenaude, l'envoya dans le feu.

- Mange pas ça, elle veut te faire crever ! Fit-il rageusement, tu sais donc pas que c'est une sorcière ?

Bjorn ouvrait de grands yeux effarés qui allaient d'Aimelise à Tobias.

- Tu peux en manger, fit Gerritz, lui donnant un autre morceau, et toi Tobias, plus d'insulte, sinon...

Le matelot balaya l'assistance d'un long regard ironique. Il rit bruyamment et les autres rirent aussi par complaisance. Fort de cet appui, nonchalamment appuyé sur un coude, il fixa Gerritz.

- Sinon quoi Gerritz ? On a bien vu que tu savais pas te faire respecter... Y a qu'à voir celle-ci - il désignait Zwaantie du menton - elle devait avoir une punition terrible que tu disais... On attend toujours.

Gerritz sentait qu'il allait devoir se confronter à Tobias, c'était écrit, incontournable. Il était mortifié de ne pas savoir s'imposer calmement, naturellement. Qu'est-ce qui lui collait à la peau ? Trop de corvées, trop d'humiliations, de coups de corde, de fond de cale ? Cette question le hantait. Ce quelque chose d'impalpable qui faisait les chefs lui manquait, et les hommes simples le sentaient. Dressés depuis leur jeune âge par une discipline de fer et les punitions les plus dures, les matelots de la Compagnie ne respectaient que le commandement donné par Dieu ou par la force. Il allait devoir se battre.

Bjorn, indifférent à cette histoire, geignait :

- C'est... C'est... C'est... Pas vrai, Da... Dame Aimelise que tu... Tu... Veux me... Me...

Mais celle-ci, effrayée par la tournure des événements ne l'écoutait plus.

- Moi, continuait Tobias toujours plus hargneux, je vois ce que je vois : le chirurgien est mort, l'amiral est mort, le pasteur est mort, à cause de la rouquine, et maintenant avec ces deux femelles à bord, on va naviguer on sait pas jusqu'où, peut-être jusqu'en enfer ! Et Josh se fait bouffer par les poissons à c't'heure, la faute à qui ? À celle-ci qui l'a provoqué... Et où ils sont, Gerritz, tes pè-

cheurs makassars, on devait en trouver autant que de poissons dans l'océan, on en voit pas la queue d'un, hein ? Explique-nous ça, Gerritz, si c'est pas le mauvais œil ?

Gerritz, essaya encore :

- On a trouvé cette île, on a mangé à notre faim, il n'y a pas de mauvais œil, Dieu ne nous a pas abandonnés !

Se tournant vers ses comparses, Tobias découvrit ses chicots et persifla :

- Eh, vous autres, vous entendez ça ? Qu'est-ce que ce gars-là connaît à Dieu ? Lui qu'a laissé partir Jans sans même une petite prière !

Et les autres d'abonder, lançant des regards de défi. La rage, soudain, saisit Gerritz. Il se leva d'un bond, sortit son couteau.

- À nous deux, Tobias, on va régler ça !

Aimelise éclata en sanglots. Les matelots et Zwaantie, sidérés, se turent. Gerritz avait toujours atermoyé, arrondi les angles et Tobias en profitait pour prendre de l'ascendant sur les autres. Les bagarres à l'arme blanche n'étaient pas courantes à bord des navires, sortir son couteau contre un camarade pouvait vous valoir de cuisantes punitions dont on n'était jamais sûr de sortir vivant. Tobias pâlit, de plus, son adversaire était plus grand, plus jeune et plus souple. Gerritz lut l'hésitation sur sa figure, il jeta rageusement :

- Je t'attends, Tobias, viens, viens !

- Ça va ! C'est bon, fit l'autre sans bouger, moi ce que j'en disais...

- Encore un mot et je te crève ! Fit Gerritz, tendu comme un arc. Le sang lui bourdonnait aux oreilles, la colère et l'excitation étaient à leur comble. Il hurla comme malgré lui :

- Vingt coups de corde pour rébellion ! Bjorn, va chercher l'amarre de la chaloupe.

Le géant s'exécuta. Un silence de plomb régna pendant quelques instants, puis Gerritz eut la corde en main. Tobias, toujours assis, levait des yeux incrédules. Qu'un ex-compagnon se conduise comme un quartier-maître dépassait son entendement. Il cria quand la corde s'abattit, elle lui prit l'oreille et le cou, laissant une marque rouge. Il se protégea de ses mains. Les coups continuèrent à pleuvoir, zébrant sa joue, ses bras. Puis il se tourna, tenta



de fuir, trébucha. La corde fouailla son dos, déchira sa veste. Il réussit à se carapater et fila dans les broussailles. Gerritz était hors de lui, en sueur, la figure en feu.

- Quelqu'un d'autre veut sa part ? Demanda-t-il

Tous baissaient la tête, domptés. Zwaantie railla :

- Ah, ah, le Tobias, il doit compter ses os...

Mais Gerritz lui jeta un regard si noir qu'elle n'alla pas plus loin.

- Toi, fit-il, tu seras de corvée de bois tout le temps qu'on restera ici !

Il jeta la corde à terre et s'éloigna du groupe.

Il se sentait bouillir, jamais Tobias et les autres ne se seraient opposés ainsi à un officier ou à un marchand de la Compagnie, pas même à un subrécargue. L'homme simple qu'il était au fond de lui ne pouvait tromper son monde. L'angoisse l'oppressait. Il se maudit. Comme toujours dans ce type de situation il invoqua Jason, son ami et son maître. Avec son calme, son intelligence, lui, aurait su quoi dire. Comme il lui manquait ! « Que dois-je faire ? Je suis un ignorant » murmura-t-il. Il marcha un peu le long du littoral recherchant la solitude, sans toutefois perdre de vue les deux femmes. Il les vit se lever et escalader la pente qui menait à la partie touffue de l'îlot.

Il s'avança jusqu'à la petite anse où la végétation descendait presque jusqu'à la mer. De grandes feuilles arrachées jonchaient le sol. Il était si préoccupé qu'il n'avait pas vu venir le gros temps. Il prit conscience que le vent soufflait plus fort et que des amas sombres obscurcissaient le ciel. La nuit serait agitée, il se félicita de ne pas être en mer, il avait pris là une bonne décision et en fut un peu réconforté. Il observa un moment les amas de feuilles et les branches brisées que la mer tourmentait pour être sûr que ce n'était pas des sauriens, puis alla s'asseoir sur un cocotier dont le tronc s'inclinait presque à l'horizontal.

La course des nuages s'était accélérée et la mer était devenue verte. Au large, mais à peu de distance du rivage, on apercevait les deux autres îles basses, ombragées de palétuviers à moitié plongés dans la mer. Au moment du reflux, des légions d'oiseaux cher-

chaient leur pitance au milieu des roches puis, se réfugiaient dans les branches de cette forêt marine quand la mer revenait.

Gerritz observa leur manège, il écouta les accents plaintifs d'autres oiseaux et des cris d'espèces qu'il identifia comme des sternes. Il devait y avoir des falaises sur l'autre rive.

Il se sentit mieux, plus calme. « L'humeur est comme la marée, se dit-il avec indulgence pour lui-même, il faut savoir profiter de l'étal... » et il put réfléchir posément.

A quoi servait de rester attaché à cette terre qu'ils avaient quitté quelques cinq-cents miles plus au sud. Ils avaient souffert mille maux dans leur navigation vers le nord, espérant trouver du secours dans ce peuple de pêcheurs, le seul, à s'aventurer en ces eaux. Il devait s'arracher à cette terre sauvage qui s'incurvait à l'est peut-être jusqu'au bout du monde. Cela lui apparaissait clairement, ils allaient donc l'affronter, cette pleine mer, dans leur chaloupe de quinze pieds de long qui faisait eau à plusieurs endroits, avec une voile rapiécée, et, à son bord, des hommes qui le contestaient sans cesse. C'était cela ou ne jamais revoir la civilisation.

Sa gorge se noua, n'étaient-ils pas déjà trop à l'est... Ou pas assez... Gerritz se souvenait qu'au large de Java où il avait jadis navigué, il fallait sans cesse contrer un fort courant d'est. À cette époque ce n'était pas son souci, c'était celui des officiers, ceux du château. Lui, il aimait naviguer, mais il était un gars de l'avant, un gabier de misaine, il grimpait autant de fois qu'on le lui disait, libérait des voiles ou les repliait, courait sur le gréement, grimpait dans les haubans comme un singe, descendait vers la carène le long d'une drisse, sans discuter... Et le soir, quand le tillac résonnait de pas endiablés au son du violon, il avait encore assez d'entrain pour la gaillarde, la gigue ou la gavotte, et assez de voix pour les chansons, avec un pot d'eau-de-vie comme récompense. La vie était dure alors mais il pouvait rêver aux escales, aux filles qui l'attendaient, à la bière que la Compagnie apportait d'Europe. Il ne se souciait de rien d'autre que d'éviter les punitions et de rester en vie.

Le ciel était à présent très obscurci. Des gouttes énormes vinrent frapper le sol. Il fallait construire un abri avec des palmes s'ils voulaient dormir un peu. La nuit serait bientôt là, il se hâta.

Bjorn regardait les grosses gouttes faire grésiller le feu en dépit de l'abri de larges feuilles placées au-dessus de lui. Il n'osait croiser le regard de Tobias tant celui-ci lui semblait hors de lui. Furieux, Tobias avait entraîné les matelots vers l'intérieur, pour cuver sa rage et laver l'outrage dont tous avaient été témoins. Ils avaient eu tôt fait de traverser l'îlot. À leurs pieds s'ouvraient une falaise abrupte et la mer qui s'étendait jusqu'à cette ligne noire qui était la terre ferme. Quand il était dans cet état d'énervement, Tobias était capable de le battre, lui, Bjorn, sans aucune raison, juste pour passer ses nerfs. Il en était ainsi depuis qu'il avait embarqué à bord du Tonijn.

Il parlait d'une voix nerveuse mais feutrée, pestait et jurait, il crachait dans le feu et proférait des menaces à l'encontre de Dame Aimelise et des autres. Les matelots entouraient Tobias et l'écoutaient.

- L'un de nous est mort hier, c'est le premier, si on ne fait rien on va tous y passer ! La faute à la fille, elle l'a provoqué, vous avez tous vu, pas vrai ?

Nul n'osa le contredire.

- Elle nous avait insultés, fit Josh complaisamment.

- Tout juste, elle nous avait insultés, et c'est le diable qui parlait pas sa bouche, pour provoquer ! Et la preuve, c'est que Dieu, on n'en parle jamais avec ceux-là, même pour l'âme de ce pauvre Jans qui doit errer sans lieu ni place, et on aura tous le même sort, pendant que le Gerritz avec ses bonnes femmes, ils iront se la couler douce à Batavia !

À ce mot porteur de tous leurs rêves, les matelots ressentirent durement la frustration, et des femmes, et de Batavia.

- T'as raison, fit Josh, mais sauras-tu nous guider jusqu'à Batavia si Gerritz n'est plus là ?

Tobias eut un rire cynique :

- Je ferais sûrement mieux que lui ! On ne sait même pas où on est ! Tout ce qu'il nous a raconté était faux.

- Mais qu'est-ce que tu feras de plus ?

- On mettra cap au nord, comme on aurait dû le faire depuis longtemps, la route qu'il suit va nous mener chez les cannibales, si on n'est pas tous par le fond avant !

Les voyant frémir, il répéta :

- On ira tous par le fond, je vous aurai prévenus !

Bjorn, le géant bègue, ne comprenait pas tout mais il savait bien que Dame Aimelise ne voulait pas sa mort et n'était pas le suppôt du démon, il n'aimait pas ce qui se passait. Il venait d'une île lointaine de la mer du Nord. Là-bas, même si on était baptisé, on ne croyait pas trop au diable et à ce Dieu le Père qui occupait tout le ciel, on croyait aux fées et aux lutins, à l'âme des rochers et à celle des vagues. Il cessa bien vite d'écouter.

Bjorn s'était embarqué sur un baleinier alors qu'il n'avait que douze ans. Il ne comprenait pas bien les ordres, et, s'il était dur au travail, son esprit était aussi limité que son élocution. Le capitaine, soucieux de s'en débarrasser, l'avait incité à s'enrôler ailleurs. « La baleine c'est trop dangereux pour un gars comme toi, faut un peu de jugeote ». Lors d'une escale à Amsterdam, il l'avait emmené au siège de la Compagnie et inscrit au rôle. C'est alors que Tobias l'avait pris sous sa coupe. « Je te protégerai », il avait dit. Et depuis, Bjorn était comme son ombre.

Lorsque le Tonijn avait explosé, ils étaient tous deux dans la chaloupe. « Tu vois, faut toujours rester avec moi et m'obéir » avait déclaré Tobias. Et Bjorn lui obéissait en tout puisque le destin en avait décidé ainsi. Puis, quelque chose était venu perturber l'ordre du monde : l'apparition de Dame Aimelise. Elle était belle et gentille, elle lui souriait. Quand il s'était blessé la main en réparant la dérive, elle l'avait soigné avec des emplâtres d'herbes confectionnés tout exprès pour lui et des gestes si doux qu'il s'en souvenait avec une petite larme au coin de l'œil. Mais surtout, Dame Aimelise avait la même peau blanche, les mêmes taches de rousseur et les mêmes cheveux rouges que sa maman, et les deux images se superposaient et finissaient par se confondre dans son amour. Bjorn souriait, rêvant à ses anges roux. Son expression béate cessa lorsque le couteau de Tobias passa devant son nez. Il l'exhibait tout en clamant :

- Comment ça, on n'a pas d'arme ? Et ça, qu'est-ce que c'est ?

- On pourrait peut-être prendre la chaloupe et les laisser en vie, ici ils peuvent survivre, essaya Josh qui n'aimait pas faire couler le sang inutilement, et puis Gerritz n'est pas un morceau facile... On prendrait la chaloupe pendant leur sommeil...

- Faut pas laisser vivre les serpents à sonnette, fit Tobias péremptoire, et puis, Gerritz, il avait pas le droit de me faire ce qu'il m'a fait, il n'est rien, ni noble, ni officier... Il sait se battre c'est vrai, mais on les prendra par surprise, la nuit, et il n'a que deux femmes avec lui, et nous, on est quatre gars solides...

Il regarda Bjorn avec commisération et ricana :

- Enfin, trois et demi...

Bjorn roulait des yeux affolés sur lesquels il se méprit.

- Fais pas cette tête, c'est quand même vrai, grande carcasse, que t'es qu'une demi-portion !

- C'est pas vrai que Da Da Da... Me Aimelise elle veut me... Me... Me... fit Bjorn avec un temps de retard.

Le groupe éclata de rire avant qu'il ne soit allé au bout de son idée. Tobias lui appuya la lame de son couteau sur la joue faisant perler une goutte de sang :

- Qu'est-ce que tu fais encore là, crétin ? Qu'est-ce que tu dois faire quand il pleut à terre ? Hein ?

- Ra... Ramasser les bran... bran...ches, bredouilla Bjorn, faire un ab... ab...

- Alors, au travail ! Je t'épargne pour cette fois, file ! Gouailla Tobias qui avait retrouvé sa bonne humeur.

Bjorn s'enfuit sans demander son reste. Il commença à rassembler des feuilles de pandanus, et à en faire des gerbes mais son esprit était ailleurs. Il pensa qu'il devait aller vers Dame Aimelise, il la sentait en danger. Son esprit simple avait du mal à traiter deux choses à la fois. Après la collecte des branches, il faudrait faire des cordelettes, comme Tobias lui avait appris, prendre des tiges ligneuses, les amollir et les torsader. Lui Bjorn savait faire cela, il en était fier. Mais il ne voulait pas se séparer de Dame Aimelise. Il lâcha soudain sa gerbe, l'esprit torturé, se tordit les mains, puis partit en courant.

Il traversa tout l'îlot, dévalant la pente qui menait au littoral, se prit les pieds dans une racine et s'étala de tout son long.

Il fut saisi au collet par une main de fer qu'il crut être celle de Tobias. Il se protégea de ses deux bras, puis reconnut Gerritz. Celui-ci ne l'avait jamais battu mais il criait fort et l'impressionnait. Essoufflé et tremblant, il roula des yeux blancs.

- On dirait que t'as vu le diable ! Fit Gerritz sans le lâcher, et comme le garçon tremblait tant et plus, il fronça les sourcils et gronda :

- T'as laissé ce bâtard de Tobias, qu'est-ce qu'il mijote encore ?

Bjorn était terrifié, Tobias allait le tuer. Il voyait la figure contractée d'Abraham tout près de la sienne, il ne savait plus de qui il avait le plus peur.

- Qu'est-ce que t'as, âne bête ?

Il tenta de parler mais aucun son ne passa ses lèvres. Au désespoir, il se laissa couler à terre et se mit à pleurer. Gerritz s'accroupit à son niveau et dit plus doucement :

- Essaie encore !

To... To... Commença Bjorn

- Tobias?

Bjorn hocha la tête énergiquement.

- Il prépare quelque chose ?

Bjorn opina.

L'îlot, très boisé à son sommet, offrait un choix de végétaux. Zwaantie et Aimelise avaient commencé à tresser des feuilles comme elles l'avaient appris lors de leur séjour parmi les natifs. Quand elles virent débouler Abraham poussant devant lui un Bjorn terrorisé, elles se levèrent d'un bond pressentant quelque funeste développement.

- Qu'est-ce qu'il a encore, cet olibrius ?

- On embarque ! Fit Gerritz,

Elles ne posèrent aucune question, ramassèrent les outres et les quelques oiseaux qui restaient sur les braises et coururent à la chaloupe. La marée basse avait emporté la mer très loin d'elle.

- Mettez-moi cette barque à la mer ! Hurla Gerritz dominant le vent qui ne cessait de forcer, et toi, pousse ! Fit-il à l'intention de

Bjorn qu'il n'avait pas lâché. Le jeune homme était d'une force peu commune et son concours était précieux.

- Et les autres ? Souffla Zwaantie

- Pousse et tais-toi !

Tous quatre se mirent à la tâche, qui à pousser, qui à tirer. Le banc de sable leur paraissait interminable. Tandis qu'ils peinaient, fouettés par le vent, Zwaantie dit encore :

- Ab, t'as vu la mer ?

- On n'a pas le choix ...

- Et ton fusil, il sert à quoi ?

- Les cartouches sont trempées !

C'est à ce moment que des cris vengeurs leur parvinrent, les trois matelots apparurent à la crête de l'île. Ils venaient de comprendre. Bjorn poussa un long gémissement terrifié.

Gerritz sauta dans l'embarcation, sortit l'arme du coffre. Elle était poisseuse et il ne prit même pas la peine de la charger. Il fit comme de rien n'était, la pointa sur les assaillants, espérant que de loin, elle pouvait faire illusion. La gueule d'un canon a toujours un effet dissuasif. Gerritz comptait là-dessus et il avait raison, les trois hommes stoppèrent à mi-pente et s'abritèrent derrière les arbres.

- Sales bâtards ! Hurla Tobias

Gerritz sauta à bas de la chaloupe et ordonna :

- Continuez à pousser !

- Bjorn ! Fulmina Tobias dominant le vent et le vacarme du récif, touche à cette chaloupe et je te coupe la gorge !

Il éleva son couteau pour appuyer sa menace. Bjorn était paralysé, ses cheveux de paille fouettaient sa figure crispée, ses lèvres blêmes tremblaient. Aimelise vint à lui, le prit par la main,

- Aide-nous, Bjorn, ou bien ils vont nous tuer.

Il y eut quelques secondes interminables, Bjorn le front serré semblait ne pas comprendre. Puis il se rua sur la barque et se mit à pousser de toutes ses forces avec des ahanements de fauve.

Très vite, ils atteignirent l'eau, sous les cris de rage des trois autres. Le visage tordu de colère, ils étaient de plus en plus proches, Gerritz continuait à les viser, reculant au fur et à mesure et priant pour qu'à aucun moment ils ne distinguent le triste état de son arme.

- À toi, Ab ! Cria Zwaantie lorsque tous trois eurent les rames en main. Tobias leva le bras dans un mouvement que Gerritz connaissait bien. Il se baissa juste à temps pour éviter la lame qui alla se ficher dans le bois de l'embarcation.

- Un couteau de plus pour nous ! Ricana Zwaantie tandis que l'embarcation s'arrachait au rivage.

Ils se mirent à ramer de toutes leurs forces, la chaloupe s'éloigna de la rive, les matelots la suivirent dans l'eau hurlant des malédictions et vouant ses occupants aux démons de la mer.

- C'est l'enfer qui t'attend, Gerritz ! Lança Tobias comme une imprécation, et il pointa son index en direction du ciel de plus en plus sombre et menaçant.

Malgré le vent, le lagon était calme, la marée achevait sa descente et un fort courant les portait vers le chenal. Ils s'éloignèrent rapidement. Nul ne parla jusqu'à ce que les trois hommes gesticulant sur le rivage ne fussent plus que de petites silhouettes insignifiantes.

Dès qu'ils eurent franchi la passe, Gerritz mit à la voile. Le grément craqua et la chaloupe fut projetée en avant. Le vent devenait froid et la gîte était très forte. Il passa la barre à Zwaantie et lâcha l'écoute pour reprendre la direction du nord. La nuit allait tomber, hâtée par un ciel de plomb.

- Nous allons mouiller quelque part, cria-t-il, pour répondre aux visages anxieux.

Mais les terres se raréfiaient. Quelques îlots aux rivages hostiles, hérissés d'écume, défilèrent sous leurs yeux. Bientôt l'obscurité interdirait toute approche.

Gerritz restait debout le regard fixé sur la proue, prêt à corriger les embardées de la chaloupe. Elle montait bien à la lame et cela le rassurait, mais la mer grossissait de minute en minute. L'étrave plongeait jusqu'à la lisse, puis la voile l'élevait, l'arrachant aux flots. On embarquait une quantité d'eau que nul ne songeait plus à écoper. Les quatre occupants vinrent s'asseoir au vent, mais cela ne suffit pas à en contrer la puissance. La gîte devint telle que Gerritz, qui était debout, calé contre le banc du barreur, vit la coque presque jusqu'à la quille, et celle-ci lui apparut même fugitivement



à travers l'eau verte. Il passa la barre à Zwaantie et éventa la voile. Puis il sortit du coffre des filins et le filet qui leur avait servi à pêcher. Il tendit les filins à ses compagnons et, reprenant la barre, se ceintura lui-même du filet qu'il amarra au banc.

Ils comprirent qu'ils allaient vivre des heures dramatiques.

Les vagues sans arrêt balayaient le pont et l'eau tourbillonnait au pied du mât. Puis la pluie arriva, comme un rideau, et l'on ne vit plus rien. Le ciel entier explosa. La grêle, dans un bruit d'enfer crépita autour d'eux et sur eux. Un premier éclair illumina les nuages.

Trempées et gelottantes, le visage coupé par le froid et les grêlons, giflées par les vagues, Zwaantie et Aimelise, ballottées de droite et de gauche, tentaient de reprendre leur souffle entre deux paquets de mer. Bjorn gisait, les jambes baignant au fond de la barque, le haut du corps affalé sur un banc. On ne savait dire s'il s'agrippait, ou si la bôme, animée par une force démente, l'avait assommé. Gerritz ne sentait plus ses mains glacées, soudées sur la barre. Il avait le sentiment d'affronter les démons. Les imprécations de Tobias le hantaient. La présence des femmes à bord irritait-elle les forces obscures ? Payait-il l'abandon des matelots sur un îlot désert ? Jamais il n'avait eu à affronter pareille situation. Il sentait son courage vaciller et eut la certitude qu'ils allaient mourir. Ces forces-là étaient trop puissantes pour lui. « Jason, implora-t-il, cher Jason, que puis-je faire, moi, misérable petit homme, face au monstre ? ».

Soudain dans un éclair de lucidité, il comprit qu'il ne devait pas s'opposer à la mer, il fallait se laisser porter, ballotter, malmener, c'était leur seule chance. Il allait se mettre à sec de toile et laisser dériver l'embarcation comme du bois mort. Il rampa, toujours attaché par la taille, et relâcha les drisses. Les voiles fasyèrent dans des claquements désespérés, il les ramena à lui et les décrocha car le vent s'obstinait à s'y engouffrer. Ce travail fut long et éprouvant dans le mouvement désordonné du bateau. Lorsqu'il eut terminé, il bloqua la barre et s'étendit sur l'un des bancs.

Toute la nuit les éclairs jaillirent de tous côtés en fulgurances terrifiantes. Le fracas du tonnerre ne laissait pas de répit. Chaque passager, isolé par la tourmente, assommé par les vagues, le vent et le vacarme, ne dut qu'au lien qui le retenait de rester accroché à ce

morceau de bois qui ressemblait de moins en moins à une chaloupe et qui pouvait se retourner d'un moment à l'autre.

Le soleil se leva enfin sur le petit groupe dévasté, leurs yeux vides se promenèrent sur la mer infinie où plus aucune terre n'était visible. Il ne restait rien à bord, ni les voiles, ni les mâts. Les avirons avaient disparu, de même que les outres jetées au fond de la chaloupe dans le départ précipité. L'eau arrivait au bordage, au ras des bancs. Les cocos qui servaient à écoper n'étaient plus là.

La mer, à nouveau d'un bleu azur, était étale.

Le grand voilier glissait lentement sur l'eau immobile. Une chaleur écrasante tenait les hommes dans l'ombre des deux voiles rectangulaires qu'aucun souffle ne venait gonfler. Sirajuddin scrutait l'horizon à la recherche de quelque nuage annonciateur d'un changement de temps. Il y avait trois jours et trois nuits que le « Sultan Muhammad », son navire, sa fierté, était prisonnier de ces eaux mortes. Pourquoi Allah le miséricordieux permettait-il cela ? Sirajuddin, la mine sombre, était rempli de crainte. Déjà, la récolte de trépangs que le « Sultan Muhammad » rapportait de la Grande terre, était médiocre et les indigènes s'étaient montrés méfiants et exigeants.

Pourtant, le peuple misérable, pas plus que celui de Sulawesi, ne consommait les trépangs, mais ces sauvages, qui allaient nus et dormaient à même la terre, avaient commencé à demander un tribut en tabac et outils de fer, ils avaient même appris à pétuner ! Mais ils avaient méprisé la bimbeloterie et les cotonnades de peu de prix avec lesquelles Sirajuddin comptait les amadouer. Il en gémissait de dépit. Tout cela revenait cher et pour un résultat médiocre.

Cela faisait maintenant des semaines qu'il s'interrogeait sur la malédiction qui le poursuivait. Rien dans sa vie ne se passait comme il l'aurait voulu. Mais le pire du pire, le poignard fiché dans son cœur, était bien que sa première femme se soit révélée stérile et que la seconde ne soit toujours pas grosse... Et voilà qu'à présent, les trépangs se faisaient rares et les vents refusaient !

Pourquoi le sort s'acharnait-il ? Il tremblait d'avoir déplu à ce Dieu terrible auquel son grand-père, puis son père, avaient donné leurs âmes. N'avait-il pas toujours respecté scrupuleusement la parole du prophète Muhammad ? N'avait-il pas accompli chaque jour les prières obligatoires ? Ne s'était-il pas acquitté de l'aumône, du jeûne du mois saint ? Son front se plissa et ses sourcils, noirs et fournis, se touchèrent dans un intense effort d'auto critique : S'était-il rendu chez le devin ? Avait-il eu un rapport avec une de ses femmes en menstrues ? Avait-il sacrifié aux dieux païens ? Soudain sa gorge se noua : oui, il avait pratiqué des rites de cette religion païenne qui était celle de ses aïeux. Pensant que deux protections valaient mieux qu'une, il s'était rendu sur la tombe d'un Guru lors de la pleine lune qui avait précédé son départ et y avait égorgé un coq rouge. Un long frisson lui remonta le long du dos. Il se maudit, il ne devait jamais s'éloigner de la parole du prophète.

Il chercha des yeux Akmal, l'esclave dédié qui ne le quittait jamais. Celui-ci surgit, attentif au moindre battement de cils de son maître.

- Va chercher le Livre !

Lorsqu'il eut en main Alcoran, le saint livre, il éloigna enfin ses yeux de la mer maudite, et, se retirant dans son carré, il lut avec humilité et repentance : « Que soit exalté Allah, le vrai Souverain ! Pas de divinité en dehors de Lui, le Seigneur du Trône sublime ! Seigneur, pardonne et fais miséricorde ». Il se sentit mieux, revint sur le pont où rien n'avait changé.

L'équipage, lui, ne semblait pas souffrir du temps suspendu. La plupart des hommes somnolaient, d'autres fumaient, bercés par les harmoniques d'une flûte de bambou.

Seul Akmal, l'eunuque qui ne vivait qu'au rythme de Sirajuddin, assis sur un rouleau de cordage, ne quittait pas son maître des yeux, captant ses humeurs, sachant que d'elles dépendait son sort immédiat et futur. Akmal était inquiet, les déceptions dans lesquelles il sentait son maître auguraient de quelque catastrophe. S'il était ruiné, il le vendrait, et Dieu seul savait ce qui pouvait alors advenir.

Sirajuddin avait hérité de son père cette activité qui consistait à récolter les trépangs et à les vendre aux Chinois. Les Chinois

avaient des dizaines de recettes pour accommoder cette créature molle et allongée que l'on ramasse dans la vase ou sur le sable, mais leurs propres côtes étaient épuisées depuis des générations. C'est ainsi qu'était né pour les Macassars un fructueux commerce. Cela avait tant enrichi le Sultan Hasanuddin que la lignée de Sirajuddin avait été élevée à la dignité de nobles Karé, la seconde caste après les nobles de naissance.

Les Chinois raffolaient des trépangs, ils ne pouvaient s'en passer mais voilà qu'ils se raréfiaient aussi sur les côtes de Sulawesi. Il y a dix années encore, on les collectait facilement le long de l'île Timor, que les natifs appelaient l'île Crocodile, mais trop nombreux avaient été les bâtiments macassars à y traquer la précieuse bestiole. Lorsque la pêche était médiocre, ils se payaient par quelques razzias. Depuis, les Liurai, ces roitelets imbus de leur misérable pouvoir, chassaient les intrus. C'est pourquoi Sirajuddin avait décidé d'aller encore plus loin, jusqu'à cette grande terre désolée où vivait un peuple parmi les plus primitifs qu'il lui eut été donné de rencontrer. Il avait eu besoin d'un bâtiment puissant et confortable, capable d'affronter les tempêtes. Il s'était endetté auprès du raja pour acquérir la superbe embarcation qui les portait, un padewakang de trente pieds de long, avec ses balanciers et ses deux tanjaks obliques qui fendaient l'azur. Il avait fait construire et aménager un long abri de bambou confortable qui recouvrait le pont arrière et abritait ses appartements. Ainsi pouvait-on faire de longs voyages sans s'exposer à la brûlure du soleil et à la fureur des vents.

Le Sultan Muhammad était l'un des plus grands et magnifiques padewakangs du sud de Sulawesi.

Sirajuddin n'avait jamais goûté aux trépangs. Ces créatures qui traînaient sur les rivages à marée basse et semblaient se nourrir d'algues en décomposition lui semblaient absolument impures, il en était même écoeuré et jamais ne mettait la main à l'ouvrage, dirigeant de loin la collecte, la cuisson et le fumage. Les Chinois, eux, leur accordaient des pouvoirs curatifs et en particulier celui d'accroître l'ardeur sexuelle, sans doute à cause de sa forme oblongue qui rappelait un pénis. À cette pensée, Sirajuddin sourit, ce qui étonna Akmal. Les Chinois étaient gens admirables à bien des

égards, mais qu'ils accordent du crédit à pareille sornette l'amusait beaucoup.

Cette réflexion amena en lui la vision de ses deux épouses. Sheren, la première, n'avait jamais été grosse, c'est pourquoi il y avait un an déjà, il avait pris Kezia comme deuxième épouse. Elle jacassait comme un oiseau et était fraîche comme un bouton de rose... Hélas, lorsqu'il avait quitté Sulawesi, trois mois plus tôt, elle n'était toujours pas grosse non plus. Il s'assombrit à nouveau. Il devait abandonner définitivement la magie de ses ancêtres, le Dieu du prophète Muhammad n'aimait pas cela. Il en prit la décision ferme et définitive.

Son esprit retourna flotter jusqu'à son gynécée. Il imagina Sheren et Kezia, lascives créatures, jouant de la cithare dans les parfums et les soieries. Il sentit une chaleur l'envahir... Trois mois qu'il était parti, comme il lui tardait de rentrer ! Elles lui feraient fête, parées comme pour le mariage, battant des mains et des paupières... Miel, délice de sa vie !

Un sourire béat avait soudain dénoué son visage.

Akmal, le voyant dans d'heureuses dispositions, s'approcha de lui, s'inclina, une main posée sur sa poitrine nue et très sombre.

- Maître, le tracas ne voile plus ton front, ton serviteur en est heureux !

Arraché à ses douceurs, Sirajuddin sursauta, fit la grimace et jeta à l'importun :

- Tu es silencieux comme le serpent... Va préparer le thé !

Le serviteur s'inclina à nouveau, partit à reculons. Sur le pont arrière, il ranima le petit fourneau et mit l'eau à chauffer. Sentir son maître soucieux mettait Akmal dans les affres. La saison avait été médiocre, et voilà que ce calme plat immobilisait le Sultan Muhammad. Mais, Akmal le savait bien, la raison principale de son tourment était qu'il n'avait point de fils. Aucune de ses deux épouses n'avait conçu.

Plus le sort s'acharnait contre Sirajuddin, plus Akmal se sentait menacé.

Il avait cependant de la chance, car les Mahométans traitaient bien leurs esclaves dès lors que ceux-ci se montraient obéissants aux préceptes du saint Livre. À l'inverse, ceux qui servaient chez

les Portugais, les Indiens ou les Chinois souffraient mille morts. Mais les pires étaient les Bataves, ces géants aux yeux bleus qui traitaient leurs esclaves comme des bêtes de somme.

Akmal ne savait pas d'où il venait. Aurait-il questionné Sirajuddin que celui-ci l'aurait rabroué et peut-être battu. Il y avait beaucoup d'esclaves comme lui dans toutes les îles de la Sonde, à Surate, et sur la côte de Coromandel. On disait qu'ils venaient d'un rivage lointain où les marchands arabes lançaient des raids. Akmal devait être un très jeune enfant lorsqu'il avait été razzé, car il n'en avait aucun souvenir, et pas davantage du moment où on l'avait fait eunuque. Ses premiers souvenirs remontaient à l'époque où il servait à Mascate chez un commerçant portugais. Dressé à servir les dames, son long corps féminin avait fait de lui un objet de décoration, voire de plaisir, que l'on caressait comme s'il eût été un des lévriers persans de la maison, puis que l'on chassait dès lors qu'il encombrerait. Jamais alors, il ne s'était senti humain, il n'en avait pas souffert, n'ayant rien connu d'autre dans sa courte vie. Il avait à peu près dix ans lorsque le sultan de Mascate entreprit de reprendre sa terre aux Portugais. Des troubles graves déstabilisaient le pays. Son maître, ruiné, l'avait alors vendu. Embarqué avec d'autres pour les villes de l'orient lointain, il gardait le souvenir d'un voyage atroce au cours duquel beaucoup d'entre eux eurent la mer pour linceul.

À Batavia, il fut au service d'un officier hollandais, et ce fut la pire période de sa vie. Mal nourri, dormant avec les chiens auxquels il devait voler sa nourriture pour survivre, il était frappé quotidiennement. Akmal avait alors pensé à s'enfuir bien que cela fût puni cruellement. Et puis un jour – Allah en soit loué – son maître était mort d'avoir trop bu.

C'est alors que le vieux Sirajuddin l'avait acheté pour son gynécée. Et soudain, on l'avait bien nourri, on lui avait enseigné la parole du prophète, on lui avait appris à respecter et à obéir aux maîtresses, et, Fauzi, un eunuque affranchi resté au service du maître, lui avait transmis le savoir des accoucheurs puisqu'il était destiné au service et aux soins des épouses. Il comprit alors que, en terre d'Islam, il pouvait espérer l'affranchissement. Il eut le sentiment d'avoir un futur. Faouzi fut pour lui une sorte de père, attentif et

bienveillant. Lorsqu'il tomba malade, Akmal le soigna avec dévouement, et, pour la première fois de sa vie, il pleura sur un autre que lui-même. Faouzi mourut dans ses bras peu avant leur départ pour la traite des trépangs. Ses dernières paroles firent alors de l'esclave Akmal le dépositaire d'un secret qui sonnait comme une malédiction, et le jetèrent dans un tourment qui le poursuivait jour et nuit.

« Tu dois savoir, lui avait-il dit à l'oreille le vieil affranchi d'une voix exténuée, que ton maître Sirajuddin, eut-il cent épouses, n'aura jamais de fils ».

Cette affirmation était d'une telle gravité qu'il s'était demandé si Fauzi n'avait pas déjà la tête partie dans le paradis d'Allah. Mais celui-ci l'avait agrippé, les yeux rivés aux siens :

- Écoute, pour ta sauvegarde et la sienne : il ne doit jamais le savoir ! Sirajuddin est un jeune homme fier et plein d'allant, et les hommes de cette île ont une conception de l'honneur qui est terrible et cruelle, le perdre peut les amener au pire...

- Au pire ?

- Se donner la mort, mais aussi... Emporter dans la mort tous les leurs... S'il se savait stérile, nul se sait jusqu'où irait Sirajuddin, mais ce qui est sûr, c'est que ce serait la fin de notre maison, quant à toi, fils, si proche du jeune maître, tu aurais tout à craindre... Crois-moi, garde ce secret !

Akmal s'était montré incrédule, Comment cela était-il possible ? Il était assez intime avec son maître pour connaître son assiduité auprès de ses deux épouses. Alors, Fauzi avait donné ses dernières forces pour tout lui dire et, après lui avoir fait jurer le secret sur le Saint livre, il avait dit : « Alors qu'il était un tout jeune enfant, il a fait une mauvaise chute, les conduits de sa semence ont été lésés, je l'ai soigné, mais je te le dis, il n'aura pas de descendance... C'est un très grand malheur... Il était le seul fils mon vieux maître, il l'avait tant attendu... Alors je n'ai rien dit... »

Depuis leur départ pour la saison de pêche, Akmal portait le lourd secret qui, au fil du temps et des épouses successives, ne manquerait pas d'apparaître.

Aimait-il son jeune maître ? La question, si on la lui avait posée, l'aurait bien embarrassé. Akmal, élevé sans amour et sans at-

tention, n'avait jamais aimé personne à l'exception de Fauzi. Seul son instinct de conservation et la peur de retomber en des mains cruelles guidaient ses actes.

L'eau frémit, il y jeta le thé et la menthe, ajouta le miel, couvrit. Puis il laissa son regard se perdre dans l'immobile et désolante étendue de l'eau. C'est alors qu'il vit la rupture dans la ligne de l'horizon.

Là-bas quelque chose flottait.

Les hommes remorquèrent l'épave jusqu'au Sultan Muhammad sans oser toucher aux étrangers qui y gisaient. Lorsqu'ils furent contre le balancier, le maître d'équipage leva les yeux vers Sirajuddin, penché par-dessus le plat-bord, les yeux écarquillés, se demandant s'il fallait voir, en ces malheureuses créatures, la main de Dieu ou celle du diable.

Sirajuddin était dans les affres, ces trois hommes, et pire encore, cette femme dont la chair se découvrait à la vue des matelots, étaient à l'évidence des impies. Dans cette atmosphère inhabituée, et tout pénétré de la crainte de déplaire à Dieu, il restait coi, observant les haillons, la maigreur, les visages brûlés. À ce moment, l'un des naufragés, le plus maigre, le plus jeune, gémit et tendit la main. Les matelots attendaient. Sirajuddin qui avait encore en main son Alcoran, l'ouvrit au hasard : « Ceux qui sont miséricordieux, Allah sera miséricordieux envers eux... »

- Descendez le palan ! Ordonna-t-il.

Les étrangers furent hissés et allongés sur le pont. La manœuvre les avait tirés de la léthargie où ils s'étaient laissés couler, ils bougeaient mollement mais leur faiblesse était si grande que seuls quelques sons inintelligibles sortaient de leur bouche. Aimelise, dont les hardes dévoilaient les jambes et le cou jusqu'à la naissance de la gorge, fut prestement recouverte d'une toile de coton semblable à celles que portaient les matelots autour des hanches. Ses yeux alors s'ouvrirent, brûlants de fièvre, et balayèrent l'assistance. Les marins de Sulawesi restèrent fascinés par leur bleu si clair, si lumineux, si irréel, sous les longs cils blonds. Sirajuddin avait déjà vu des regards semblables dans les ports où les commer-



çants étrangers avaient une loge, mais jamais il n'en avait connu aucun intimement, et à plus forte raison des femmes. Aimelise gémit et eut des spasmes. Pour masquer son trouble, Sirajuddin ordonna à ses hommes :

- Faites-les boire, puis, désignant la femme : il y a le feu dans son corps !

Il chercha Akmal, qui, contrairement à son habitude, était resté à l'écart :

- Mets-la sous l'abri, va chercher l'écorce du Portugais et prépare une décoction, ensuite passe du baume sur son visage.

Akmal, recula, il détestait ces gens à peau claire qui les maltrai-taient, lui et ses semblables comme s'ils eussent été marchandises de peu de prix. Et de fait, c'est bien ce qu'ils étaient. Toucher cette créature impure était terrifiant. Cela n'allait-il pas déplaire au Dieu tout-puissant à qui on lui avait appris à obéir en toutes choses. Quant à l'écorce du Portugais, une denrée achetée aux impies, elle se répandait à travers la mer de Chine comme le meilleur remède connu contre la fièvre. Cela aussi, pour Akmal, relevait du surnatu-rel. Il bredouilla, les yeux agrandis de frayeur :

- Seigneur, non !

- Akmal, veux-tu tâter du fouet ?

- Seigneur, je ne veux pas toucher au démon !

Les yeux de Sirajuddin jetèrent des éclairs, trop de choses éprouvaient ses nerfs en cette funeste journée, qu'un esclave lui tienne tête devant son équipage était insupportable. Les hommes autour d'eux ricanaient. Ils n'aimaient pas ce serviteur dévolu aux soins du maître, veillant à son confort, le nourrissant, le massant, lui dispensant des soins très personnels, mais ne prenant jamais sa part du dur travail de bord et pas d'avantage de la récolte des tré-pangs. Sirajuddin regardait le serviteur prostré, une colère noire montait en lui. Soudain il ordonna au maître d'équipage :

- Cinquante coups de fouet !

Sans attendre, les matelots se saisirent d'Akmal avec un plaisir non dissimulé, le relevèrent. Il pleura et supplia.

- Non, Seigneur, je vais t'obéir !

Sirajuddin, tenait à cet excellent serviteur qui adoucissait la ri-gueur des longs voyages, mais, irrité à l'extrême, il voulait lui don-

ner une leçon. Il laissa les matelots le lier au plat-bord où il s'arc-bouta, pleurant et résistant de toutes ses forces. À ce moment, Aimelise se dressa sur son séant, rejetant la cotonnade qui la couvrait, « Non ! » hurla-t-elle ! Ils en furent tous saisis. Elle avait un regard halluciné. « Non, reedit-elle, assez de violence ! » puis elle retomba inconsciente. Sirajuddin ne comprit pas les mots mais il en saisit le sens.

- Lâchez-le ! Dit-il, et ils le firent. Il regarda son esclave tout tremblant.

- Je te fais grâce, mais à présent tu réponds sur ta vie de cette femme qu'Allah le miséricordieux a mis entre nos mains, si elle meurt, tu iras nourrir les requins !

À l'ombre des grandes voiles, le liquide tiède coula dans les bouches desséchées comme un nectar. Zwaantie reprit vie la première, elle attrapa des deux mains la gourde qu'on avait glissée entre ses lèvres et but goulûment. Des hommes à la peau sombre, vêtus d'un simple pagne immaculé rirent autour d'elle. D'un geste instinctif, elle ferma son paletot jusqu'au cou, du mieux qu'elle put. Dans cette situation inconnue, elle devait rester Hans, gabier de misaine.

Elle voulut parler mais n'y réussit pas, sa langue était enflée, comme paralysée. Elle souleva sa tête, vit Abraham à ses côtés, il semblait inconscient. Sa main chercha celle de son ami, la trouva, exerça une pression à laquelle il répondit. Vivant ! Un immense bonheur gonfla la poitrine de Zwaantie malgré les mille douleurs qui se réveillaient peu à peu dans son corps. Si elle avait encore eu des larmes elle aurait pleuré.

Le vent revint le lendemain, timidement d'abord, puis de plus en plus fort. Les voiles du Sultan Muhammad claquèrent tandis que le pont s'animait.

Gerritz n'en revenait pas d'être vivant, dans la cale où les avaient confinés leurs sauveteurs, il regardait la jarre d'eau douce, calée entre deux membrures de la carène, comme une chose précieuse entre toutes, dans laquelle ils pouvaient puiser à volonté. En dépit d'un violent mal de tête, séquelle du triste état qu'il avait en-

duré, il se sentait heureux et fier. Il avait tiré ses compagnons de ce mauvais pas et tous quatre étaient vivants. Le balancement du navire sur la houle, le craquement du bois, étaient de douces et familières sensations. Il brûlait de monter sur le pont mais n'osait pousser la trappe, de peur de déplaire à ses hôtes dont il ne parlait pas la langue.

Zwaantie dormait paisiblement, il observa que son visage n'avait plus la cavité qu'il lui avait vue pendant leur errance sur la mer. Le mouvement de la houle arracha la jeune fille à la douce somnolence où elle se complaisait après avoir bu tout son soûl, et mangé une soupe épaisse et pimentée. Elle regarda autour d'elle avec étonnement. À côté d'eux s'empilaient des centaines de claies pleines de ce qu'elle prit d'abord pour des fruits noirs et oblongs de la grandeur d'une main. Mais cela dégageait une forte odeur de poisson fumé et de sel.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? Demanda-t-elle

- Des milliers de trépangs vidés, bouillis, salés, séchés...

Mais une préoccupation plus urgente surgit :

- La sacoche ?

- Par le fond, avec ce qu'elle contenait et le reste de la chaloupe, soupira Gerritz, fataliste.

Elle eut un haut-le-cœur, des jurons s'étranglèrent dans sa gorge. Elle se rencogna, lui tournant le dos, ses rêves de richesse et bonne vie s'envolaient à tire d'aile. Il l'entendit marmonner :

- Damnation ! Mieux valait crever !

Gerritz ne se formalisa pas, il la laissa cuver sa déception. Cette sacoche et les pièces d'or qu'elle contenait, c'était elle qui l'avait soustraite aux soldats, cachée puis emportée. Mais il connaissait sa Zwaantie, il ne lui faudrait pas longtemps pour reprendre confiance et rêver à nouveau. Au bout d'un moment il remarqua :

- Tu vois, j'avais raison, pour les Macassars !

- Belle affaire, ils vont nous vendre à l'encan, marmonna-t-elle sans se retourner.

- Nous sommes vivants, c'est tout ce qui compte !

À côté d'eux, Bjorn dormait d'un profond sommeil, il respirait doucement et amplement, son long corps occupait la moitié de la maigre place qui leur était consentie auprès de la cargaison.

- Où est Aimelise ? Dit soudain Zwaantie
- En haut, j'ai entendu sa voix, elle délirait...
- J'ai peur pour elle, il faut savoir !

Au-dessus d'eux une claie fermait la trappe par laquelle on descendait par une courte échelle. On voyait parfois les matelots aller et venir.

Zwaantie se leva, elle chancelait, sa tête cogna contre une poutre, elle jura, tenta de sauter pour agripper la claie, se retrouva sur le sol. En désespoir de cause, elle se mit à crier :

- Eh, vous autres, on veut sortir d'ici !

Sirajuddin s'éveilla, il était las, le sommeil s'était refusé à lui jusque tard dans la nuit. Il avait fixé le ciel noir et les milliers d'étoiles en priant Allah Puissant et Miséricordieux de lui faire connaître ses volontés. Les vents gonflaient à nouveau les voiles du padewakang, et, quant aux étrangers, il ne doutait pas qu'ils lui étaient envoyés pour son plus grand profit. Il devait tirer quelque chose de ces quatre-là, demander une rançon par exemple, Mais comment ? Et à qui ? Ils naviguaient au large de Timor, un pays hostile, tenu au nord par les Hollandais, au sud par les Portugais, deux peuples qui se faisaient la guerre mais savaient s'unir contre les Makassars. La solution était de les remettre au Sultan, mais en tirerait-il avantage ? Les vendre à Sulawesi serait facile et lucratif, mais quatre bouches de plus à son bord l'obligeraient à embarquer des vivres à Timor, ce qui était risqué. Et il avait déjà perdu tellement de temps ! Le capitaine du Sultan Muhammad pesait le pour et le contre, faisait et refaisait ses calculs, estimait ses frais, certains, et ses gains, espérés.

Au marché de Gowa, il tirerait un bon prix du plus grand, celui aux cheveux jaunes, qui était jeune et fort. Les deux autres hommes valaient moins, surtout le maigre, mais à eux deux, ils pouvaient rapporter au moins mille roupies. La femme aux cheveux rouges, elle, pouvait se vendre une belle somme, hélas, elle allait probablement mourir, elle continuait à délirer malgré les potions d'Akmal. Quel dommage ! Il revit en un éclair la peau très blanche et la chair pulpeuse qu'il avait entrevue lorsqu'elle s'était

dressée, rejetant le linge qui la couvrait. Pour en chasser l'image, il se remit à calculer, mais elle s'insinua dans son demi-sommeil.

Enfin l'horizon se colora de rose et la mer devint parme.

Sirajuddin grogna et se dressa sur son séant. Il s'aperçut alors qu'il avait eu une émission de sperme dans son sommeil. Il poussa un gémissement de tourmenté. La prière, l'adoration, la paix... C'est tout ce qu'il lui fallait dans le trouble extrême où il était ! Malgré la rareté de l'eau il décida de faire les grandes ablutions.

Akmal surgit.

- Maître, tu m'as appelé ?

- Va chercher l'eau, déroule les tentures !

Il se purifia longuement et prit dans son cœur la ferme décision de bien faire, il observa scrupuleusement chacun des préceptes édictés par le prophète Muhammad. Lorsqu'il eût terminé, il prononça : « J'atteste qu'il n'y a de divinité que Dieu l'Unique, sans aucun associé. Et j'atteste que Muhammad est Son serviteur et Son Envoyé »

Il respira amplement, une sérénité nouvelle le gagnait. Il souleva les tentures qui le cachaient à la vue de l'équipage et vit avec satisfaction que tous étaient prêts pour la prière.

Aimelise ressentit le balancement de la houle. Elle était à bord d'un grand navire à n'en pas douter, et non plus sur le frêle esquif où elle avait cru mourir. Son dos n'était plus meurtri par un bois dur et rugueux mais mollement soutenu par de moelleux coussins. Elle en éprouva un grand apaisement. Au-dessus d'elle, elle voyait un fin tressage de bambou qui laissait passer un souffle d'air bien-faisant, elle tourna la tête cherchant ses compagnons mais ne vit que des linges blancs que le vent agitait, elle essaya de se dresser. Les forces lui manquaient, elle retomba lourdement sur ses coussins. Elle gémit : « Où suis-je ? S'il vous plaît, répondez-moi, qui que vous soyez ! »

Dans la seconde qui suivit un mince jeune homme à la peau très noire souleva le dais de coton qui masquait la couche d'Aimelise. Son visage avait l'impassibilité d'un masque. Il la fixa un instant sans rien dire, s'approcha, et lui toucha le front, puis il tourna les

talons et disparut. « Attendez... » Appela-t-elle, et elle resta épuisée par ce simple effort.

Quelques instants plus tard, le jeune homme revint, toujours aussi indifférent. Il apportait un bol fumant et un pot. Il s'accroupit auprès d'elle, ouvrit le pot qui contenait une matière grasse et onctueuse et commença à étendre un baume sur ses joues.

- Qu'est-ce ? Qui êtes-vous ? Dit-elle dans un mouvement de frayeur.

Il ne répondit pas.

Elle passa la main sur son visage, recueillit un peu de cette pâte que l'homme y avait étendue, la renifla.

- Cela sent fort bon, dit-elle, tournant vers le jeune homme des yeux reconnaissants, merci, mon ami...

Il suspendit son geste comme stupéfié, puis prononça dans sa langue : « Ordre du maître ».

- Bien sûr, tu ne parles pas ma langue, dit-elle doucement.

Mais il reprit sa tâche, évitant de la regarder. Elle le laissa agir, se délectant de cette douceur répandue sur sa peau brûlée par le sel. Elle observa ses gestes habiles, son visage imberbe et ses attaches fines. Son corps était mince et gracieux comme celui d'une femme. D'ailleurs, s'il n'avait été torse nu, on aurait pu le prendre pour tel. Gagnée par cette délicatesse, Aimelise forma des pensées réconfortantes : « Il doit s'agir de l'un de ces onguents qui vous rendent une peau de nourrisson ». Lorsqu'il eut terminé, il lui massa les mains et les pieds. Elle se pâma de bien-être.

Ensuite, il prit le bol qui avait refroidi et, soutenant la tête de la jeune femme, la fit boire. L'amertume lui arracha une grimace mais elle se força à absorber le breuvage jusqu'à la dernière goutte, convaincue qu'on ne lui voulait que du bien. Alors qu'il allait se relever, cherchant à lui manifester sa reconnaissance, elle lui saisit la main et y posa un baiser. Ce fut un geste spontané que la féminité du personnage autorisait. Mais il la retira vivement, comme effrayé.

- Curieux garçon ! Murmura-t-elle, dis-moi, où sont mes compagnons ?

Mais il avait disparu.

- Comment est la femme ? Demanda Sirajuddin dès que l'esclave parut sur le pont

- Elle a repris conscience, Maître, elle ne mourra pas, fit-il, impavide.

Sirajuddin cacha son contentement

- Quelle langue parle-t-elle ?

- La langue de Batavia

Akmal était profondément troublé par l'attitude de la femme blanche. Il se souvenait qu'elle s'était opposée à ce qu'on le frappe. Cette bienveillance à son égard brouillait sa conception du monde. Les gens de Batavia avaient été avec lui des êtres méprisants et cruels. Mais elle l'avait regardé de ses grands yeux bleus comme un être digne de respect, elle s'était montrée bonne, et voilà qu'elle avait baisé sa main. Cela le perturbait. Il savait ce qu'il était, un serviteur qu'on utilisait à sa guise sans jamais lui marquer aucune reconnaissance ou récompense. Il connaissait ses devoirs et limites et, dans cet espace mental restreint, il pouvait se mouvoir sans trop de peur, mais en même temps il avait éprouvé, devant le sourire de cette femme impure, un plaisir inconnu et suspect. Son cœur battait à tout rompre.

Sirajuddin avait la mine épanouie, il louait et glorifiait Allah l'Unique qui exauce les prières, les mains levées vers le ciel. Akmal le connaissait assez pour deviner combien la femme blanche devait exciter ses sens. Peut-être la vendrait-il mais peut-être aussi la garderait-il pour lui. Sa présence rendait à son maître un sourire qu'il ne lui avait pas vu depuis des semaines.

L'eunuque n'était pas sensible à la volupté que dégageaient certains êtres, mais il observait cette alchimie des émotions et il avait appris à en user pour l'intérêt ou le plaisir de son maître, sa propre sécurité et son espoir d'affranchissement. Il savait combien il était prestigieux et rare d'avoir une Blanche dans son gynécée, surtout une Blanche aux cheveux rouges, Sirajuddin avait dû y penser. Akmal se laissa aller à imaginer cette belle femme convertie à la religion du prophète, rejoignant le gynécée. Comme en écho à cette pensée, son maître demanda :

- Est-elle l'épouse de l'un des hommes ?

- Je ne sais pas, Maître.

- Va t'enquérir !

Akmal s'inclina profondément et se dirigea vers la trappe d'où provenaient de temps à autre, sans que personne ne s'en émeuve, de brûlants appels et violentes récriminations. Les trois naufragés qui y étaient enfermés depuis trois jours semblaient avoir repris des forces et réclamaient à monter sur le pont. L'esclave vit les visages exaspérés au-dessous de lui. Sans s'en alarmer, il s'accroupit près de l'ouverture et prononça lentement dans son hollandais laborieux :

- Mon maître, le noble Sirajuddin, désire savoir si la femme est l'épouse de l'un de vous.

Si Bjorn ne comprit pas la question, Gerritz et Zwaantie en restèrent saisis.

- Elle est morte ? Fit Gerritz d'une voix blanche.

- Elle reçoit des soins, rendez grâce à la bonté de mon maître, fit le jeune homme noir sans émotion... Est-elle l'épouse de l'un de vous ?

- Nous voulons sortir de là ! Crièrent-ils alors d'une seule voix, nous voulons parler à ton maître ! Et Gerritz jugea pertinent d'ajouter : nous voulons lui témoigner notre gratitude !

À ce moment, un autre homme parut, il n'était pas à demi-nu comme ceux qu'ils avaient aperçus jusqu'alors, il portait une tunique bleue ceinturée de rouge, ses cheveux longs et raides étaient retenus par un bandeau de même couleur. Le visage qui se penchait sur le caillebotis était encore jeune mais mature, un fin collier de barbe très noire soulignait son menton, et une ducale entourait les lèvres larges et bien ourlées. Des yeux légèrement obliques, aux longs cils recourbés, fixaient les trois Européens sous des sourcils épais que l'attention rapprochait. Il les examina quelques instants comme il l'eut fait de curieux animaux tombés dans un piège. Sous ce regard aigu, ils eurent un mouvement de repli et restèrent silencieux. Puis Gerritz, inclinant légèrement le buste :

- Je vous salue, Seigneur Sirajuddin, capitaine de ce navire, nous sommes vos obligés, nous sommes des marins, nous pouvons travailler sur le pont. Nous serons heureux de vous prêter main-forte !



L'homme sourit et sa dentition, laquée de noir, brilla de sombres éclats. Il se tourna vers son serviteur qui se mit à traduire. Puis il émit une longue phrase.

- Alors, qu'est-ce qu'il a dit ? Fit Gerritz

- Mon maître veut savoir qui est le mari de la femme

- Mais qu'est-ce que ça peut lui faire ? Dit Zwaantie que cette question récurrente échauffait.

Elle sauta et, des deux mains, se suspendit aux caillebotis puis hurla : « sortez-nous de là ! ». Ce que voyant, Bjorn la rejoignit et secoua le cadre de bois qui fit entendre des craquements.

Des hommes arrivèrent et les firent lâcher prise à coups de talon. Ils retombèrent, hurlant des malédictions. Sirajuddin, ses forts sourcils crispés, se redressa et parla.

- Mon maître, traduisit Akmal, dit : « si pas calme, il te fait jeter à la mer »

Gerritz commençait à comprendre qu'ils étaient dans une situation critique, il essaya néanmoins de garder son sang-froid comme l'aurait fait son cher Jason :

- Écoutez, Capitaine, nous sommes de simples matelots, nous voulons seulement regagner une côte, nous pouvons payer notre dette par le travail de bord.

Il attendit, scrutant les visages, le résultat de sa diplomatie. Akmal traduisit longuement, attendit la réponse, puis :

- Mon maître veut savoir qui est le...

- Nous désirons monter sur le pont ! Coupa Gerritz

La face de Sirajuddin montra alors quelque impatience, plongeant Akmal dans le désarroi. Il réitéra sa question. Soudain, Gerritz perdit ses nerfs et, avec eux, son peu de doigté.

- Tu vas fermer ton sale bec-de-perroquet ! Jeta-il hors de lui, et il se mit à bramer avec les autres des imprécations et des insultes.

Soudain une lourde planche s'abattit avec fracas sur la trappe du caillebotis et la cale fut plongée dans l'obscurité. Puis une voix qu'ils commençaient à connaître leur intima :

- Pas crier ! Sinon vous pas nourriture, et toi jeté aux requins !

Dans les jours qui suivirent, Aimelise vécut dans une douce apathie, sans force aucune, épuisée du seul fait de soulever sa tête,